

*Cahiers du*  
MONDE RUSSE

## **Cahiers du monde russe**

Russie - Empire russe - Union soviétique et États  
indépendants

**43/4 | 2002**  
**Intellectuels et intelligentsia**

---

## **La mobilisation intellectuelle**

La communauté académique internationale et la Première Guerre  
mondiale

**Aleksandr N. DMITRIEV**

---



### **Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/8523>

DOI : [10.4000/monderusse.8523](https://doi.org/10.4000/monderusse.8523)

ISSN : 1777-5388

### **Éditeur**

Éditions de l'EHESS

### **Édition imprimée**

Date de publication : 30 décembre 2002

Pagination : 617-644

ISBN : 2-7132-1796-2

ISSN : 1252-6576

### **Référence électronique**

Aleksandr N. DMITRIEV, « La mobilisation intellectuelle », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 43/4 | 2002, mis en ligne le 01 janvier 2007, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8523> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.8523>

---

Tous droits réservés

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

[http://www.cairn.info/article.php?ID\\_REVUE=CMR&ID\\_NUMPUBLIE=CMR\\_434&ID\\_ARTICLE=CMR\\_434\\_0617](http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CMR&ID_NUMPUBLIE=CMR_434&ID_ARTICLE=CMR_434_0617)

---

## La mobilisation intellectuelle. La communauté académique internationale et la Première Guerre mondiale

par Aleksandr N. DMITRIEV

| Editions de l'EHESS | *Cahiers du monde russe*

2002/4 - Vol 43

ISSN 1252-6576 | ISBN 2713217962 | pages 617 à 644

---

Pour citer cet article :

—DMITRIEV A., La mobilisation intellectuelle. La communauté académique internationale et la Première Guerre mondiale, *Cahiers du monde russe* 2002/ 4, Vol 43, p. 617-644.

---

Distribution électronique Cairn pour les Editions de l'EHESS.

© Editions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

ALEKSANDR N. DMITRIEV

## LA MOBILISATION INTELLECTUELLE

### La communauté académique internationale et la Première Guerre mondiale\*

Le développement du savoir scientifique est fréquemment présenté comme un processus qui dépasse les lignes de démarcation territoriales, confessionnelles et même socioculturelles. Or l'ensemble de l'histoire des sciences témoigne de son lien étroit avec l'histoire de la société. Le système des académies, des sociétés scientifiques, des universités et des écoles supérieures, spécifique à chaque pays, sert de fondement à l'existence et à la reproduction de la science. Les liens scientifiques internationaux ne pouvaient se nouer, surtout après la disparition du phénomène supranational de la « république des savants », que dans le cadre de ces institutions. Les contacts entre les scientifiques appartenant à différentes nations commencèrent à être mis en pratique dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle sous la forme d'organisations académiques nationales, de projets de recherche communs, ainsi que de congrès et de conférences.

#### « L'internationalisme des patriotes »

En 1899 fut créée l'Association internationale des académies constituée des académies russe et française, ainsi que de l'union de quatre académies allemandes et de la Société royale de Londres. Cette Association se chargea de la préparation de congrès internationaux dans des domaines disciplinaires variés (dont l'histoire) et de la mise en œuvre de projets de recherche et de publication

---

\* La présente recherche a pu être menée à bien grâce au soutien financier du Rossijskij humanitarnyj naučnyj fund (RGNF), projet n° 01-03-00354a. L'auteur tient à remercier A. B. Bekasova, K. G. Bol'sakova, I. F. Cvetkov, T. I. Jusupova et d'autres collègues de la filiale pétersbourgeoise de l'Institut d'histoire des sciences et des techniques de l'Académie des sciences de Russie pour leurs précieux conseils et leur aide au cours de la préparation de cet article.

de longue durée<sup>1</sup>. Si, entre 1870 et 1880, il n'y eut que 25 forums internationaux, on en dénombre pendant la première décennie du xx<sup>e</sup> siècle environ 300<sup>2</sup>. Pourtant, cette collaboration qui fut essentiellement perçue par les chercheurs de l'époque comme une suite et un complément à leur activité principale, insérée dans des cadres nationaux, demeura l'expression de l'« internationalisme des patriotes »<sup>3</sup>.

L'évolution de la recherche internationale ne fut pas un processus isolé et auto-suffisant, mais le résultat de divers collectifs scientifiques nationaux, inégalement dotés d'influence et de productivité scientifique à proprement parler. Vers la fin du xix<sup>e</sup> siècle, ce fut l'Allemagne qui détenait, par le grand nombre de ses découvertes dans des disciplines cruciales et par l'envergure et le niveau de l'organisation de ses institutions académiques, la première place dans le monde des sciences<sup>4</sup>. L'idée de Humboldt, qui combinait la recherche et l'enseignement, l'idéal de « libre activité scientifique », le statut traditionnellement privilégié de l'université et du professeur<sup>5</sup> — tout ceci attirait l'attention et servait d'exemple pour les collègues de Russie, d'Europe centrale et même pour ceux de France<sup>6</sup>. La création en 1911 de la Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft — système d'institutions scientifiques spécialisées, parrainé par l'État et soutenu par de grands industriels — fut saluée par de nombreux contemporains (parmi lesquels Vladimir I. Vernadskij et Kliment A. Timirjazev) comme la forme la plus parfaite de l'organisation scientifique du xx<sup>e</sup> siècle (avec la division et la coopération dans le travail calquées sur le modèle industriel). D'un autre côté, les universitaires allemands

1. Cf. E. Ju. Basargina, "Peterburgskaja Akademija nauk i meždunarodnaja asociacija akademij" (L'Académie des sciences de Saint-Petersbourg et l'Association internationale des académies), in *Peterburgskaja Akademija nauk v istorii akademij mira (L'Académie des sciences de Saint-Petersbourg dans l'histoire mondiale des Académies)*, Saint-Petersbourg, 1999, t. 2, p. 176-179 ; voir aussi A. Rasmussen, *L'internationalité scientifique (1890-1914)*, thèse de doctorat, Paris, EHESS, 1995.

2. P. Alter, « The Royal Society and the International Association of Academies, 1897-1919 », *Notes and Records of the Royal Society* (Londres), 3-4, 1979, p. 334.

3. B. Schroeder-Gudehus, « Division of labor and the common good: The International Association of Academies, 1899-1914 », in C. G. Bernhard, E. Crawford, P. Sörbom, eds, *Science, technology and society in the time of Alfred Nobel*, Oxford, 1982, p. 14-16.

4. R. Gizycky, « Centre and periphery in the international scientific community: Germany, France and Great Britain in the 19th century », *Minerva*, XI, 4, October 1973, p. 479-480 ; J. Ben-David, *The scientist's role in society. A comparative study*, Chicago, 1971, p. 108-138.

5. Le système d'interaction historique entre le pouvoir en place et l'élite universitaire était connu comme « système d'Althoff », d'après le nom du ministre de l'Éducation nationale de Prusse entre 1882 et 1907. Max Weber, entre autres, souligna ses inconvénients : hermétisme, politique personnalisée, caractère arbitraire des préférences disciplinaires, cf. B. vom Brocke, « Hochschul- und Wissenschaftspolitik in Preussen und im Deutschen Kaiserreich 1882-1907 : das 'System Althoff' », in P. Baumgart, ed., *Bildungspolitik in Preussen zur Zeit des Kaiserreichs*, Stuttgart, 1980, p. 9-118 ; H. Spinner, « Das 'System Althoff' und Max Webers Kritik, die Humboldtsche Universität und die klassische Wissenschaftsordnung : Die Ideen von 1809, 1882, 1914, 1919, 1933 im Vergleich », in B. vom Brocke, ed., *Wissenschaftsgeschichte und Wissenschaftspolitik im Industriezeitalter. Das "System Althoff" in historischer Perspektive*, Hildesheim, 1991, p. 550-563.

6. Cf. Ch. Charle, *La République des universitaires : 1870-1940*, Paris, Seuil, 1994.

considéraient la modernisation sociale, les conflits naissants des intérêts politiques et économiques comme une menace pour les idéaux sacrés de l'éducation classique et pour leur position jadis incontestée dans la vie intellectuelle du pays. L'État devenait le seul garant du maintien et de la préservation de ces valeurs (cette vision est analysée par l'historien américain Fritz K. Ringer sous le concept d'« idéologie des mandarins » conformément à la typologie historique de l'activité intellectuelle proposée par Max Weber)<sup>7</sup>. Cette position conservatrice (mais davantage teintée d'individualisme libéral que d'étatisme nationaliste) fut partagée également par des représentants de l'élite intellectuelle britannique, soucieuse de sauvegarder et de pouvoir reproduire la corporation des enseignants, couche sociale au sein de la classe supérieure<sup>8</sup>.

Les professeurs français adhéraient à une autre idéologie, républicaine et démocratique, exprimée dans l'esprit de la « Nouvelle Sorbonne », incarné par Émile Durkheim et Gustave Lanson. Ils voyaient dans l'éducation une composante essentielle des processus de mobilité verticale et de renforcement de la solidarité sociale. En France, les universités et surtout les « grandes écoles » n'étaient pas autonomes ; elles constituaient des unités du système centralisé de l'État et de son corps administratif<sup>9</sup>. L'état d'esprit des chercheurs américains, produit d'un système éducatif (qui avait tant surpris, au début du xx<sup>e</sup> siècle, des visiteurs allemands comme Max Weber, Karl Lamprecht ou encore Werner Sombart) marqué par le pragmatisme et par l'accent mis sur la technique, ainsi que par le développement d'un réseau étendu d'universités privées, se rapprochait de celui de leurs collègues français<sup>10</sup>. L'idéologie éducative de l'intelligentsia académique russe, qui vouait ses activités au service du peuple et du progrès social, rappelait plutôt celle des Français que

7. F. Ringer, *The decline of German mandarins. The German academic community, 1890-1933*, Cambridge, MA, 1969.

8. L. Fadeeva, *Očerki istorii britanskoi intelligencii (Essais d'histoire des intellectuels britanniques)*, Perm', 1995, p. 119-121 ; A. H. Halsey, *Decline of donnish dominion: the British academic profession in the twentieth century*, Oxford, 1992, chap. 1, 2.

9. G. Weisz, *The emergence of modern universities in France, 1863-1914*, Princeton, 1983, p. 273-302, 341-356. Les partisans des idéaux de l'éducation traditionnelle, proches du « mandarinat », étaient situés, à partir de l'affaire Dreyfus jusqu'à celle de la Nouvelle Sorbonne, hors des universités. Ils se définissaient comme « hommes de lettres » par rapport aux « scientifiques », cf. F. K. Ringer, *The fields of knowledge. The French academic culture in comparative perspective, 1890-1920*, Cambridge, 1992, p. 124-146 ; C.-F. Bompain-Evesque, *Un débat sur l'Université au temps de la Troisième République. La lutte contre la Nouvelle Sorbonne*, Paris, 1988. La représentation courante de l'imposition du « scientisme » à l'allemande en remplacement de la tradition rhétorique propre à la culture française joua son rôle dans ces discussions, cf. W. Lepenies, *Between literature and science: The rise of sociology*, Cambridge — Paris, 1990, p. 72-80.

10. Cf. F. Trommler, « Inventing the enemy: German-American cultural relation, 1900-1917 » in H.-J. Schroeder, ed., *Confrontation and cooperation. Germany and the United States in the era of World War I, 1900-1924*, Oxford, 1993, p. 113. Max Weber faisait remarquer, dans sa conférence « La science comme vocation et profession », la place accordée à l'industrie dans les hautes études américaines, cf. également A. Schmidt, *Reisen in die Moderne: Die Amerika-Diskurs des deutschen Bürgertums vor dem I. Weltkrieg im europäischen Vergleich*, Berlin, 1997, p. 217-241.

celle des Allemands<sup>11</sup>. Ces différences organisationnelles et idéologiques dans le domaine de l'éducation et de la recherche influencèrent directement les rapports à l'intérieur de la communauté scientifique internationale lors de la première phase de la Guerre Mondiale, à partir de l'été 1914.

Déjà, la guerre franco-prussienne de 1870 eut un effet considérable sur l'évolution de la science. Achevée par la « victoire de l'instituteur prussien », elle contribua à la réévaluation par la France de ses efforts, reconnus comme insuffisants, dans le domaine de la recherche, en particulier dans le secteur des technologies militaires<sup>12</sup>. Mais de plus, le refus de la part des scientifiques français de tout ce qui venait d'Outre-Rhin (il suffit de citer Louis Pasteur qui, en guise de protestation, renonça à son titre de docteur honoris causa de l'université de Bonn) joua un grand rôle sur le plan idéologique. En même temps, l'Allemagne restait pour les Français le haut lieu du progrès scientifique, tant dans la sphère des méthodes que dans celle de l'organisation des institutions de recherche. (Les stages allemands, pendant les années 1880, des futurs maîtres à penser Émile Durkheim, Charles Seignobos, Lucien Herr, etc., eurent par la suite une grande influence sur la pensée libérale en France.)<sup>13</sup>

Le domaine des contacts scientifiques et culturels devient au xx<sup>e</sup> siècle le sujet de démarches spécifiques de la part de l'État (par exemple, Karl Lamprecht, historien brillant et non orthodoxe, envoya au chancelier Theobald von Bethmann-Hollweg en 1912 un mémorandum sur la nécessité d'une politique culturelle étrangère active, incluant également la participation des représentants des milieux pacifistes)<sup>14</sup>. À partir de 1905, les échanges professoraux entre l'Allemagne et les États-Unis, parrainés par Guillaume II et Theodore Roosevelt, sont mis en pratique. À Paris, le début des activités de la Société des études sur la Russie coïncide avec le rapprochement politique franco-russe des premières années du xx<sup>e</sup> siècle. À partir de 1907, la Société du rapprochement anglo-allemand et le Comité du rapprochement franco-allemand contribuent également au développement des liens culturels et scientifiques entre ces nations<sup>15</sup>. La diaspora russe parmi les étudiants admis dans les univer-

11. Cf. E. I. Kol'činskij, A. V. Kol'cov, « Rossijskaja nauka i krizisy v načale XX veka » (La science russe et les crises du début de xx<sup>e</sup> siècle), in *Na perelome. Otečestvennaja nauka v pervoj polovine XX veka* (Au tournant. La science nationale de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle), Saint-Pétersbourg, 1999, t. 2, p. 55-76 ; J. McClelland, *Autocrats and academics. Education, culture, and society in tsarist Russia*, Chicago — Londres, 1979, p. 65, 68-74.

12. M. Crosland, « Science and the Franco-Prussian war », *Social Studies of Science*, 6 (2), mai 1976, p. 206-209.

13. C. Digeon, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris, PUF, 1959, p. 369-383. Ainsi Durkheim tira profit de son voyage d'étude en Allemagne en 1885-1886, où il eut l'occasion de prendre part aux recherches allemandes en psychologie, cf. St. Lukes, *Émile Durkheim. His life and work*, Londres, 1992, p. 86-95.

14. D. A. Sdvižkov, *Protiv « železa i krovi » : pacifizm v Germanskoj imperii* (Contre le fer et le sang ; le pacifisme dans l'empire germanique), Moscou, 1999, p. 263-264 ; R. vom Bruch, *Weltpolitik als Kulturmission. Auswärtige Kulturpolitik und Bildungsbürgertum in Deutschland am Vorabend des Ersten Weltkrieges*, Paderborn, 1982, p. 90-123.

15. B. vom Brocke, « Der deutsch-amerikanische Professoren Austausch. Preussische Wissenschaftspolitik, internationale Wissenschaftsbeziehungen und die Anfänge der deutschen auswärtigen Kulturpolitik vor dem Ersten Weltkrieg », *Zeitschrift für Kulturaustausch*, 31, 1981,

sités allemandes ne cessa de croître au début du siècle, ce qui provoqua le mécontentement des étudiants autochtones, menacés de concurrence, et les universités durent limiter, en 1912, l'inscription des ressortissants de l'Europe de l'Est. C'est précisément en Allemagne que se dirigeait la majorité des diplômés russes qui choisissaient de se préparer au professorat (avant 1914, entre 10 et 15 % de ceux qui restaient à l'université partaient en mission à l'étranger). Afin d'isoler ces candidats des étudiants radicaux, le ministre russe de l'Éducation, Lev A. Kasso, encouragea dès 1911 la création d'instituts spécialisés en Allemagne, destinés à assurer la préparation au professorat en droit romain, en lettres classiques et en sciences<sup>16</sup>.

Le fait de lier l'activité scientifique aux intérêts nationaux (tantôt dans l'acceptation élitiste et conservatrice des Allemands, tantôt dans celle du civisme républicain français) impliquait la possibilité d'exploiter le savoir et le rôle social des intellectuels en cas de désordres politiques. On peut donc parler d'une sorte de mobilisation intellectuelle. Les facteurs de collaboration scientifique — tels que les contacts personnels entre les universitaires, la participation aux congrès et aux projets communs, le marché scientifique relativement uni, avec l'Allemagne comme centre principal<sup>17</sup>, les structures de l'Association internationale des académies des sciences — se révélèrent insuffisants pour construire une sphère académique supranationale, indépendante et autonome par rapport à l'État et à la société, capable de résister aux pressions des conflits politiques internationaux majeurs<sup>18</sup>. L'expérience de la guerre franco-prussienne se transformant en conflit larvé entre les savants français et allemands contenait déjà les germes de ce que pourraient potentiellement amener dans le domaine scientifique de telles confrontations, dont la plus importante devint, à l'été 1914, la Première Guerre mondiale.

---

p. 128-182 ; P. R. Zaborov, « Russkaja literatura v žurnale 'Revue des études franco-russes' » (La littérature russe dans la « Revue des études franco-russes »), in *Vosprijatie russkoj literatury za rubežom. XX vek (La perception de la littérature russe à l'étranger au xx<sup>e</sup> siècle)*, Leningrad, 1990, p. 185-187 ; St. Wallace, *War and the image of Germany. British academics 1914-1918*, Edimbourg, 1988, p. 14-16 ; K. Wilsberg, « Terrible ami — aimable ennemi » : *Kooperation und Konflikt in den deutsch-französischen Beziehungen 1911-1914*, Bonn, 1998, p. 293-299.

16. A. E. Ivanov, « Rossijskoe studenčeskoe zarubež'e. Konec XIX-načalo XX veka » (La vie étudiante russe à l'étranger. Fin xix<sup>e</sup>-début xx<sup>e</sup> siècle), *Voprosy istorii estestvoznanija i tehniki*, 1, 1998 ; *id.*, *Vysšaja škola v Rossii v načale XX veka (L'enseignement supérieur en Russie au début du xx<sup>e</sup> siècle)*, Moscou, 1991, p. 214-217 ; N. Ja. Ščapov, « Russkie studenty v zapadnoevropejskoj vyssšej škole v načale XX veka » (Les étudiants russes dans les écoles supérieures d'Europe occidentale au début du xx<sup>e</sup> siècle), *Istoričeskie zapiski*, 115, 1987 ; J. Wertheimer, « The 'Ausländerfrage' at institutions of higher learning: A controversy over Russian-Jewish students in Imperial Germany », *Leo Baeck Institute Yearbook*, XXVII, 1982 ; V. Karady, « La migration internationale d'étudiants en Europe, 1890-1940 », *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, 145, décembre 2002, p. 47-60.

17. V. Karady, « La république des lettres des temps modernes. L'internationalisation des marchés universitaires occidentaux avant la Grande Guerre », *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, 121-122, mars 1998, p. 92-103.

18. Ainsi, avant même le commencement de la guerre, en mars 1912, le Conseil de la Société géographique russe jugea « hautement indécente » la publication de la brochure du voyageur suédois en Asie centrale, Sven Hedin, d'ailleurs membre de la société. Ce dernier y décrivait les ambitions impérialistes russes à l'égard des pays scandinaves. (Le ministère des Affaires étrangères fut aussi mêlé à cet incident.) : *Izvestija imperatorskogo russkogo geografičeskogo obščestva*, 48, 1912, p. 19-20.

## La « guerre des manifestes » de l'automne 1914

Les appels collectifs des intellectuels furent, déjà avant la guerre, utilisés comme moyen d'influencer la politique dans le domaine des sciences, mais cette démarche se manifestait plutôt à l'intérieur des frontières nationales (par exemple, le mémorandum des « professeurs de la marine » partisans de l'expansion de la puissance militaire en Allemagne au début du siècle, ou encore un texte connu — la « Note de 342 savants » — prônant au début de 1905 l'autonomie de l'éducation supérieure en Russie). À l'été et à l'automne 1914, ce genre arriva à son apogée, illustrant clairement la détérioration des anciens modèles et idéaux de la collaboration scientifique internationale. Bien que ce fussent les scientifiques allemands qui excellèrent le plus dans ces débats publics, le premier eut lieu en Angleterre. Le 1<sup>er</sup> août 1914, un appel signé par six professeurs (parmi eux se trouvait le grand physicien Joseph J. Thomson) parut dans les pages du *Times*. Cet appel dissuadait l'Angleterre de prendre part à une éventuelle coalition autour de la Russie autocrate contre l'Allemagne qui, selon ses auteurs, avait tellement influencé les sciences et la culture européenne qu'une action militaire à son encontre serait un « péché contre la civilisation même ». Or, bientôt, après la déclaration officielle de guerre à l'Allemagne par la Grande-Bretagne, le 5 août 1914, l'opinion publique britannique connut des changements radicaux. Le 18 septembre de la même année parut un appel contraire signé par Herbert George Wells, Arthur Conan Doyle, Rudyard Kipling et par nombre d'universitaires renommés. Les auteurs, tout en rendant hommage et en témoignant leur gratitude envers l'Allemagne et la culture germanique, refusaient d'admettre qu'« une nation pouvait dicter sa volonté et imposer par la force sa primauté culturelle aux autres », et que « la bureaucratie militaire prussienne incarnait une forme sociale plus élevée que les puissances libres et constitutionnelles de l'Europe occidentale »<sup>19</sup>.

Les hostilités entre les intellectuels des pays opposés arrivèrent à leur point culminant après le bombardement de la cathédrale de Reims (et d'autres monuments de l'art européen situés dans la zone des actions militaires du Front occidental), et surtout avec la destruction de la bibliothèque de l'Université catholique de Louvain le 25 août 1914<sup>20</sup>. Cet acte de vandalisme, décrit par l'historien allemand Wolfgang Schivelbusch comme le « Sarajevo de l'intelligentsia européenne », fut comparé au sort de la bibliothèque d'Alexandrie : il illustre d'une manière parlante l'invasion

19. B. vom Brocke, « Wissenschaft und Militarismus. Der Aufruf "An die Kulturwelt !" und der Zusammenbruch der internationalen Gelehrtenrepublik im Ersten Weltkrieg », in W. M. Calder, ed., *Wilamowitz nach 50 Jahren*, Darmstadt, 1985, p. 670.

20. Cf. E. E. Baumgarten, « Martirolog pogibših pamjatnikov iskusstva » (Martyrologue des monuments disparus), in M. I. Tugan-Baranovskij, ed., *Voprosy mirovoj vojny (Questions de la Guerre Mondiale)*, Petrograd, 1915, p. 202-204, 219-221 ; E. P. Krasil'nikov, « Politika nemeckih okkupantov v Bel'gii v gody Pervoj mirovoj vojny » (La politique des occupants allemands en Belgique pendant la Première Guerre mondiale), in *Ežegodnik germanskoj istorii (Annuaire de l'histoire germanique)*, Moscou, 1987-1988, p. 84-87 ; voir aussi J. Horne, A. Kramer, *German atrocities, 1914. A history of denial*, New Haven — Londres, 2001, p. 229-261, 277-290.

des barbares modernes — les Allemands — contre la culture séculaire de l'Europe classique<sup>21</sup>. À cette occasion, le dramaturge Gerhardt Hauptmann, en dépit de sa réputation méritée de défenseur des libertés, répondit à la lettre ouverte de Romain Rolland, réfugié en Suisse, que la vie d'un seul soldat allemand était pour lui plus précieuse qu'un chef-d'œuvre de Rubens<sup>22</sup>.

La campagne anti-allemande engagée dans les pays de la Triple-Entente fut à l'origine de l'appel collectif le plus connu et le plus odieux de 93 intellectuels allemands, intitulé « An die Kulturwelt ! ». Parmi ses signataires figuraient 58 professeurs titulaires (dont 22 dans les domaines des sciences et de la médecine ainsi que 33 actuels ou futurs académiciens)<sup>23</sup>. L'initiative de cet appel revenait au capitaine Heinrich Löhlein, chef des services de renseignement du département de la marine militaire impériale et sa rédaction fut due principalement au dramaturge et traducteur Ludwig Fulda. Les plus grands chercheurs du pays accordèrent leur signature au document (entre autres historiens, Karl Lamprecht et Eduard Meyer, les philosophes Wilhelm Windelband et Wilhelm Wundt, les chimistes Fritz Haber et Emil Fischer, etc.). Certains, tel l'économiste Lujo Brentano, avouèrent, par la suite, qu'ils avaient signé sans avoir pris connaissance du texte<sup>24</sup>. L'appel, bâti selon toutes les exigences de la rhétorique, démentait par le biais d'un sextuple « Il est faux que... » les accusations portées contre l'Allemagne de militarisme agressif, de violation de la souveraineté belge, ainsi que de « vandalisme » et de comportement barbare des soldats allemands. Les auteurs du manifeste soulignaient l'importance salvatrice de l'unité de l'armée et de la culture, sans laquelle l'Allemagne « aurait déjà disparu comme nation sans

---

21. La bibliothèque comptait, en 1913, 230 000 volumes, 950 manuscrits et près de 800 incunables. M. Derez, « The flames of Louvain : The war experience of an academic community », in *Facing Armageddon. The First World War experienced*, Londres, 1994, p. 622. Schivelbusch note un fait intéressant : lorsque, en 1870, les Prussiens ont brûlé la bibliothèque de l'université de Strasbourg avec ses 2 400 manuscrits médiévaux, cela passa presque inaperçu. Il l'explique par l'absence, à cette époque, d'instruments de propagande et par l'insuffisance du niveau de réception culturelle du public (W. Schivelbusch, *Die Bibliothek von Löwen. Eine Episode aus der Zeit der Weltkriege*, Munich — Vienne, 1988, p. 32-33).

22. Dès l'automne 1914, alors qu'il vivait à Genève, Romain Rolland déploya tous ses efforts pour remédier aux conséquences négatives de la guerre sur les échanges intellectuels ; son ouvrage *Au-dessus de la mêlée* (Paris — Neuchâtel, 1915) en fit un artisan essentiel du mouvement pacifiste européen ; cf. A. Revjakın, « Vojna i intelligentsia vo Francii » (La guerre et les intellectuels en France), in *Pervaja mirovaja vojna. Prolog XX veka (La Première Guerre mondiale. Prologue au xx<sup>e</sup> siècle)*, Moscou, 1998 ; Ch. Prochasson, A. Rasmussen, *Au nom de la patrie : les intellectuels et la Première Guerre mondiale (1910-1919)*, Paris, 1996, p. 142-151. Les publications dans le *Journal de Genève* et dans la *Tribune de Genève* déclencheront la guerre idéologique entre les Allemands et leurs futurs adversaires avant l'« Appel des 93 ».

23. Parmi les signataires, il y avait, entre autres, 17 artistes, 15 scientifiques, 12 théologiens, 9 écrivains, 7 juristes, 7 médecins, 7 historiens, 5 historiens d'art, 4 philosophes, 3 musiciens et 2 hommes politiques (Friedrich Naumann et Georg Reicke) (H. Wehberg, *Wider Aufruf der 93 !*, Berlin, 1920, p. 25). L'idée initiale consistait à faire témoigner les meilleurs représentants de l'élite intellectuelle plutôt que les hommes d'État, tributaires de leur statut.

24. Sur l'historique de l'appel, voir J. et W. von Ungern-Sternberg, *Der Aufruf « An die Kulturwelt ! »*. *Das Manifest der 93 und die Anfänge der Kriegspromaganda im Ersten Weltkrieg*, Stuttgart, 1996, p. 19-25.

laisser de traces »<sup>25</sup>. Tout ceci eut l'effet contraire à celui voulu par les auteurs. Au lieu de défendre l'Allemagne face à l'opinion internationale, l'appel « An die Kulturwelt ! » fut perçu comme la manifestation la plus flagrante du chauvinisme qui s'était emparé, à cette époque, de l'esprit germanique (sans que les représentants des sciences et de la culture d'autres pays en guerre en fussent plus exempts pour autant).

Le 28 septembre 1914, les artistes, les écrivains et les scientifiques russes lancèrent leur contre-appel dans *Russkie vedomosti*. Les auteurs y insistaient sur la nécessité de réprimer la cruauté allemande, tout en se gardant de céder à la tentation de la vengeance aveugle : « La graine de haine et d'orgueil national démesuré jetée par l'Allemagne se met à porter ses fruits ; telle une flamme, la violence peut envahir d'autres peuples. Alors tonneront les voix de la colère appelant à renier tout ce que le génie germanique a créé pour la joie et pour la gloire de l'humanité entière. Souvenons-nous du danger de tels appels [...] Les adversaires de l'Allemagne qui apporteront la libération et la paix aux peuples devront être guidés et animés uniquement par le sentiment sacré de la justice ! »<sup>26</sup> (Cet appel fut signé entre autres par Gor'kij, Šaljapin, Sobinov, Stanislavskij, Vahtangov, ainsi que par Fedor E. Korš, Aleksandr I. Kizevetter, Lev M. Lopatin, Vladimir M. Friče, Petr B. Struve, Mihail I. Rostovcev, Pavel N. Sakulin. Au total il y avait environ mille signatures).

L'« Appel des 93 » fut complété en octobre par l'« Appel des enseignants d'écoles supérieures du Reich germanique » rédigé par Ulrich von Wilamowitz-Moellendorf, célèbre spécialiste de l'Antiquité, et signé par plus de 4 000 professeurs et maîtres de conférence. Suivi peu après par la « Déclaration des universités allemandes », proposée par l'université de Tübingen et soutenue par les recteurs et les sénats des 22 universités allemandes au complet. Dans les deux documents, l'unité du peuple allemand et de son élite intellectuelle avec son armée fut opposée à la thèse courante dans les pays de l'Entente sur « les deux Allemagnes » dont la première, authentique, est celle des poètes et des philosophes, et la seconde, celle de la barbarie victorieuse et du militarisme usurpateur. Dans tous les documents allemands de cette « guerre de l'esprit », commencée en 1914, l'Allemagne de Goethe et de Kant était identique à celle de Bismarck et de Hindenburg. L'appel de Wilamowitz considérait les études scientifiques ainsi que le service militaire comme des moyens d'éduquer le sentiment de l'honneur dans l'obéissance volontaire de l'individu au collectif :

« Notre armée se fonde là-dessus dans son combat pour la liberté de l'Allemagne et donc pour le bien-être et la victoire de la morale dans le monde entier : nous croyons que la réussite de la culture européenne dépend de la victoire vers

---

25. *Dve kul'tury (K filosofii nynešnej vojny) (Les deux cultures. Sur la philosophie de la guerre)*, Petrograd, 1916, p. 136 ; B. Schroeder-Gudehus, *Les scientifiques et la paix : la communauté scientifique internationale au cours des années 20*, Montréal, 1978, p. 315-318.

26. *Russkie vedomosti*, 223, 28 sept. 1914, p. 6.

laquelle avance le “militarisme allemand”, porté par la discipline, la fidélité, et par le dévouement d’un peuple libre et unanime. »<sup>27</sup>

À partir de l’automne 1914 et pendant tout l’hiver 1915, les réponses collectives aux intellectuels allemands abondèrent dans la presse européenne. Le 21 octobre fut publié un appel de 117 savants britanniques éminents dans le *Times*. Le 26 octobre, lors de la séance publique annuelle de l’Institut de France fut rédigée une réponse à l’« Appel des 93 » (les assemblées générales des diverses académies firent de même). Le 3 novembre parut la réaction au même texte de 15 universités de France, adressée aux académies des pays neutres. La « Réponse aux universitaires d’Allemagne » vit le jour dans la seconde moitié de décembre en Russie, signée par 166 représentants des communautés intellectuelles de Moscou et de Saint-Pétersbourg (parmi les signataires figurent Nilolaj S. Kurnakov, Petr P. Lazarev, Nikolaj Ja. Marr, Sergej F. Platonov, Boris A. Turaev ; pourtant des noms comme ceux de Vladimir I. Vernadskij, d’Aleksandr P. Karpinskij, et de Sergej F. Ol’denburg ne faisaient pas partie de la liste)<sup>28</sup>. Le rectorat de l’université de Kazan édifia aussi un contre-mémorandum adressé aux savants germaniques<sup>29</sup>. L’Académie portugaise fit de même. Cependant la réaction des pays plutôt pro-allemands (Espagne, Suède, Grèce) à l’« Appel des 93 » fut généralement positive<sup>30</sup>. Dans le même temps, en Suisse, 314 professeurs d’université (essentiellement libéraux ou socialistes) é mirent un document intitulé « Les tâches de l’enseignement supérieur helvétique » où ils prenaient position contre leurs collègues allemands<sup>31</sup>.

Il faut également mentionner l’échange de lettres collectives entre les théologiens de différents pays, ajoutant ainsi à la polémique le facteur confessionnel. Ainsi, dans l’« Adresse aux chrétiens évangéliques à l’étranger », les théologiens berlinois évoquaient-ils des faits de discrimination contre les Allemands résidant dans les puissances de l’Entente. Ceci fut immédiatement contesté par les professeurs de théologie d’Oxford, dans leur lettre « Aux savants chrétiens de l’Europe ». La place de la religion et de la morale chrétiennes dans la guerre était importante dans les débats intellectuels de l’époque, dans lesquels s’engagèrent les professeurs

---

27. K. Böhme, ed., *Aufrufe und Reden deutscher Professoren im Ersten Weltkrieg*, Stuttgart, 1975, p. 50. Voir aussi le discours public de Wilamovitz du 20 novembre 1914, « La science et le militarisme » (B. vom Brocke, « Wissenschaft und Militarismus... », *art. cit.*, p. 692-699).

28. *Den’*, 21 décembre 1914, p. 3. Une réponse collective aux savants allemands avait paru un peu auparavant dans *Birževye vedomosti*, 14508, 21 novembre 1914. D’après N. p. Anciferov, L. I. Petražickij, I. M. Grevs et N. I. Kareev refusèrent de signer le manifeste ; il faut dire que le fait de signer nécessitait un grand courage car il fallait être prêt à aller contre l’opinion majoritaire de sa corporation (N. P. Anciferov, *Iz dum o bylom (Pensées du passé)*, Moscou, 1994, p. 173).

29. « Otvét germanskim učenyj » (Réponse aux savants germaniques), *Učenyje zapiski Imperatorskogo Kazanskogo universiteta*, 9, 1915, p. 1-2.

30. B. vom Brocke, « Wissenschaft und Militarismus... », *art. cit.*, p. 675-676.

31. J. und W. von Ungern-Sternberg, *op. cit.*, p. 86.

des instituts de théologie protestante de France, de Hollande et de Suisse<sup>32</sup>. Certains considéraient la guerre comme un conflit religieux entre l'Allemagne protestante et la France catholique (vision fort répandue parmi les intellectuels russes), point de vue réfuté cependant par les protestants français aussi bien que par les catholiques allemands politiquement influents<sup>33</sup>.

La réaction la plus virulente contre le militarisme des intellectuels allemands venait d'Outre-Atlantique. Aux États-Unis, les réponses personnelles de grands savants ou administrateurs (celle de Samuel Harden Church, président de l'Institut Carnegie<sup>34</sup>) à l'« Appel des 93 » soulignaient l'abandon par leurs collègues germaniques de l'idéal intellectuel libertaire, et s'indignaient du fait que, pour les universitaires allemands, la loyauté des employés prévalait sur l'objectivité indépendante du penseur et du chercheur<sup>35</sup>. Thornstein Veblen qualifia l'« Appel des 93 » de « démente de la pensée allemande »<sup>36</sup>. Arthur Lovejoy, fondateur de « l'histoire intellectuelle », résuma ainsi l'opinion des intellectuels américains dans sa lettre au rédacteur de la revue *Nation* (novembre 1914) :

« Nous avons appris des penseurs allemands les principes de la critique historique et de l'objectivité analytique. Or, ces mêmes principes appliqués aux événements actuels se réduisent à une grossière compilation d'inexactitudes, de spéculations, d'exploitation vulgaire de ce qu'on considère comme des préjugés américains. [...] Les intellectuels professionnels d'Allemagne, où leur rôle social est plus important que dans n'importe quel autre pays, n'ont pas su, à un moment crucial de l'histoire allemande, garder leur esprit froid et se laisser guider par leur propre principe de critique engagée et objective. »<sup>37</sup>

---

32. G. Bésier, « Les Églises protestantes en Allemagne, en Grande-Bretagne, en France et le front intérieur (1914-1918) », in J.-J. Becker, St. Audoin-Rouzeau, eds, *Les Sociétés européennes et la guerre de 1914-1918*, Nanterre, 1990.

33. J. und W. von Ungern-Sternberg, *op. cit.*, p. 98.

34. La réponse de Church fut initialement diffusée sous la forme d'une lettre ouverte du 9 novembre 1914 au docteur Fritz Chaper, puis fut traduite dans plusieurs langues, dont le russe (dans le recueil cité *supra* : *Dve kul'tury*). Plus tard, après l'armistice, Nicholas M. Butler, le président de l'université de Columbia, qui fut à l'origine du système d'échanges germano-américains de professeurs, voyait dans cet « Appel des 93 » le signe d'un avilissement de l'érudition et de la science allemandes face à la soif belliqueuse du nationalisme (H. Wehberg, *Wider Aufruf der 93 !*, *op. cit.*, p. 30).

35. Sur la perception américaine du rôle de l'élite intellectuelle allemande dans « la guerre de l'esprit » (opposée par moments à la germanophobie des néoslavophiles russes), cf. H. Joas, « Sozialwissenschaftler und Erster Weltkrieg », in E. Müller-Luckner et W. J. Mommsen, eds, *Kultur und Krieg. Die Rolle der Intellektuellen, Künstler und Schriftsteller im Ersten Weltkrieg*, Munich, 1996, p. 23-25. La position de Franz Boas, d'origine allemande, soutenant dans une certaine mesure les auteurs de « L'appel... », était plutôt une exception. Cf. J. et W. von Ungern-Sternberg, *op. cit.*, p. 87-88.

36. Veblen, très influencé par Herbert Spencer et par John A. Hobson, le théoricien britannique de l'impérialisme, est en train de terminer son ouvrage *L'Allemagne impériale et la révolution industrielle* (1915), où il oppose la « société industrielle » britannique à la « société militaire » et quasi féodale de l'Allemagne. Cf. B. Semmel, *The liberal ideal and the demons of empire. Theories of imperialism from Adam Smith to Lenin*, Baltimore — Londres, 1993, p. 122-129.

37. C. S. Gruber, *Mars and Minerva. World War I and the uses of higher learning in America*, Baton Rouge, 1975, p. 67-68.

Un acte important dans la guerre des manifestes fut la lettre ouverte des historiens d'Oxford intitulée « Pourquoi nous faisons la guerre. Le cas britannique » (septembre 1914), rapidement traduite dans d'autres langues, le russe compris. Ce texte provoqua bientôt une réponse écrite de la part des Allemands<sup>38</sup>, et même la parution d'un recueil collectif, *Deutschland und der Weltkrieg* (sous la direction de Otto Hintze, avec la collaboration de Hermann Oncken, de Friedrich Meinecke, etc.), édité sur l'initiative du ministère des Affaires étrangères et du successeur de Althoff au ministère prussien de l'Éducation, Friedrich Schmidt-Ott.

### « La guerre de l'esprit » : 1915-1919

« Les hommes de l'esprit », chercheurs et enseignants, n'agissaient pas sous l'impulsion d'intérêts mesquins de loyauté ostentatoire envers le gouvernement ou le peuple. La vaste majorité d'entre eux participait à la « guerre de l'esprit », déclenchée en même temps que les premiers feux de canons de la vraie guerre, pour des raisons nobles, et, selon eux, tout à fait louables<sup>39</sup>. La guerre était pour eux le moment d'affirmer des valeurs et des idéaux universels déjà proclamés auparavant. Leurs motifs étaient divers : soutien à l'État, porteur et garant des orientations spirituelles suprêmes (« idéologie de mandarins » en Allemagne) ; consolidation de l'unité nationale (thème particulièrement important pour l'empire austro-hongrois) ; défense des conquêtes républicaines et démocratiques contre l'avènement du militarisme prussien (France et États-Unis) ; union, jadis impossible, avec les nations et les gouvernement des puissances démocratiques occidentales (Russie et, sous un moindre rapport, Italie). Chaque camp se représentait comme voué à la défense de sa propre culture, les armes à la main, contre la barbarie de l'ennemi perfide, qui dissimulait derrière des signes extérieurs de civilisation l'affirmation agressive de sa supériorité. Pour les pays de l'Entente, l'image la plus courante de la guerre contre l'Allemagne se résumait au combat de la culture contre la barbarie, surtout après Reims et Louvain (Henri Bergson et Émile Boutroux<sup>40</sup>); les anti-héros

38. « Erklärung gegen die Oxforden Hochschulen (3-12-1914) », in K. Böhme, ed., *Aufrufe und Reden...*, op. cit., p. 54-56.

39. La question de l'accueil de la déclaration de guerre par les intellectuels (essentiellement des écrivains) de différents pays, a été étudiée dans R. Stromberg, *Redemption by war. Intellectuals and 1914*, Lawrence, KS, 1982 ; pour l'Allemagne voir aussi J. Verhey, *The spirit of 1914, militarism, myth, and mobilisation in Germany*, Cambridge, 2000 ; M. van den Linden, G. Mergner, eds, *Kriegsbegeisterung und mentale Kriegsvorbereitung*, Berlin, 1991 ; W. J. Mommsen, *Bürgerliche Kultur und künstlerische Avantgarde. Kultur und Politik im deutschen Kaiserreich 1870 bis 1918*, Francfort/Main, 1994, p. 111-174.

40. À propos de l'image de l'ennemi en Allemagne et en France, cf. T. Raithel, *Das « Wunder » der inneren Einheit. Studien zur deutschen und französischen Öffentlichkeit bei Beginn des Ersten Weltkrieges*, Bonn, 1996, p. 327-350 ; M. Jesmann, *Das Vaterland der Feinde. Studien zum nationalen Feindbegriff und Selbstverständnis in Deutschland und Frankreich 1792-1918*, Stuttgart, 1992, p. 299-373 ; Ch. Prochasson, A. Rasmussen, op. cit., p. 193-194 ; E. Boutroux, *Germanija i vojna (L'Allemagne et la guerre)*, Petrograd, 1914. Cependant, le philosophe Émile Boutroux (1845-1921) fut jusqu'en 1914 l'un des plus ardents partisans de la culture intellectuelle allemande ; en 1916, il devint membre correspondant de l'Académie des sciences de Russie.

préférés des Anglo-Saxons étaient Nietzsche, l'historien Heinrich von Treitschke et le général von Bernhardi<sup>41</sup>. Les mythes nationaux étaient utilisés à des fins de propagande positive ou négative (l'esprit de caserne opposé au génie de l'organisation pour les Allemands ; la perfidie opposée à la fidélité au devoir pour les Britanniques ; le despotisme opposé à la chaleur humaine pour la Russie). De nouveaux ensembles conceptuels surgirent. Nous avons déjà mentionné celui des deux Allemagnes. On en créa deux autres analogues, celui des deux Russies (immense empire autocratique d'un côté, et pays énigmatique et spirituel de Tolstoï et de Dostoïevskiï de l'autre), et celui des deux Angles, promu en Allemagne par Hans Delbrück et Hermann Onken pour parer aux attaques contre la « Bretagne sournoise », adversaire principale du Reich<sup>42</sup>. Les néoslavophiles russes, tels Sergeï N. Bulgakov ou Vladimir F. Ern, professaient la théorie des deux Europes, l'une incarnant le protestantisme laïcisé et funeste de Prusse, et l'autre, le pays des héritiers de Jeanne d'Arc, la contrée des autels antiques renaissants<sup>43</sup>.

En Allemagne, on opposait « les idées de 1914 », fondées sur les idéaux d'ordre, de liberté intérieure, de paix civile et d'unité nationale sacrée, au despotisme russe<sup>44</sup> et à la fourbe anarchie anglo-française, reposant sur les postulats de liberté, d'égalité et de fraternité issus de la Révolution française<sup>45</sup>. Pour riposter, on eut recours à une autre triade, « devoir, ordre, loi », apparue pour la première fois dans les travaux du professeur suédois germanophile R. Kjellen, et développée, comme la quintessence des « idées de 1914 », dans ceux de l'économiste de Münster, Johann Plenge. Les propos vieux d'un siècle tenus par les penseurs allemands sur l'invasion napoléonienne, surtout « Le discours à la nation allemande » de Fichte,

41. Voir la réponse de Church ou encore le texte du professeur Cramb, réédité dans de nombreux pays européens, dont la Russie, « L'Allemagne et l'Angleterre » (1914), qui parut à titre posthume. Le général Friedrich von Bernhardi (1849-1930), dans ses textes *Sovremennaja vojna (La guerre moderne)* (Saint-Petersbourg, 1912) et *Germanija i buduščaja vojna (L'Allemagne et la future guerre)*, considérait la guerre comme indispensable pour l'avenir de l'Allemagne et exhortait à ne pas hésiter à recourir aux méthodes les plus cruelles contre l'ennemi ; J. Joll, « The English, Friedrich Nietzsche and the First World War », in I. Geiss, J. Wendt, eds, *Deutschland in der Weltpolitik des 19. und 20. Jahrhunderts*, Düsseldorf, 1973, p. 300-305.

42. Cf. K. Schwabe, *Wissenschaft und Kriegsmoral. Die deutschen Hochschullehrer und die politischen Grundfragen des Ersten Weltkrieges*, Göttingen, 1969, p. 27-29 ; M. Stibbe, *German anglophobia and the Great War, 1914-1918*, Cambridge, 2001, p. 49-79.

43. Cf. M. A. Kolerov, N. S. Plotnikov, « Social-liberal'nyj obraz Germanii v Rossii » (L'image socio-libérale de l'Allemagne en Russie), in *Ežegodniki po istorii russkoj mysli, 1999* (Moscou), 2000, p. 114-148.

44. À quelques opposants près, tel Otto Hoetsch, historien conservateur, directeur de la Société des études de l'Europe de l'Est, qui manifestait sa distance par rapport à l'image simpliste de la Russie ainsi qu'en matière d'expansion territoriale illimitée vers l'Est. Ces opinions expliquent l'ostracisme dont il fut victime de la part de la majorité de ses collègues de l'université de Berlin. (Voir K. Schwabe, *Wissenschaft und Kriegsmoral...*, op. cit., p. 29) ; E. Klug, « Das 'asiatische' Rußland. Über Entstehung eines europäischen Vorurteils », *Historische Zeitschrift*, 245, 1987, p. 265-289.

45. E. Demm, « Les intellectuels allemands et la guerre », in J.-J. Becker, St. Audoin-Rouzeau, eds, *Les sociétés européennes et la guerre de 1914-1918*, op. cit., p. 185-187 ; voir aussi B. Beßlich, *Wege in den "Kulturkrieg". Zivilisationskritik in Deutschland 1890-1914*, Darmstadt, 2000, p. 94-106, 302-320.

les écrits antifrçais de Kleist, de Hörres et d'autres représentants du romantisme, jouèrent eux aussi un rôle important dans la formation du patriotisme belliqueux des intellectuels germaniques. À ce registre appartient également l'opposition, vite devenue populaire, des idéaux chevaleresques allemands à ceux des pharisiens britanniques (Sombart y consacra son livre, de funeste réputation, *Marchands et héros*, en 1915, et Eduard Meyer exposa la même idée dans le conflit stylisé entre Rome et Carthage)<sup>46</sup>. La dichotomie entre la culture (allemande, étatique et imprégnée de spiritualité intérieure) et la civilisation (bourgeoise, française ou tout simplement occidentale, extérieure et mécanique) qui sera, par la suite, la matière même du *Déclin de l'Occident* de Oswald Spengler, redevint actuelle. Cette idéologie s'enrichit de l'image de jeunes peuples « prolétaires » en conflit inéluctable avec les vieilles nations usurières et impérialistes d'Europe. (Cette idée fut promue dans les textes de Paul Lensch, ex-social-démocrate et collaborateur de *Die Glocke* de Parvus en Allemagne, ainsi que de Corradini et Michels en Italie.)<sup>47</sup>

En Russie, l'euphorie d'août-septembre 1914 ressemblait à celle qui régnait en Allemagne à la même période. « La sainte unité du Tsar et du peuple », l'oubli momentané des anciennes batailles politiques et idéologiques face à l'ennemi commun, l'affirmation de l'héritage orthodoxe opposé à la civilisation et à la culture allemandes laïcisées — tels sont les thèmes placés au centre du débat sur les problèmes spirituels de la guerre<sup>48</sup>. Un rôle crucial dans cette discussion revenait aux philosophes représentant le mouvement d'idéalisme religieux lié au recueil *Vehi* et à l'édition « Put' »<sup>49</sup>. L'assemblée publique de la Société philosophique

46. Les philosophes plutôt marginaux par rapport à l'idéologie « mandarine » et à l'éthique néo-kantienne, avant la guerre, se révélèrent par la suite plus proches de ces positions, tel Georg Simmel (*La guerre et les solutions spirituelles*, 1917) ou encore Max Scheler (*Le génie de la guerre et la guerre allemande*, 1915) ; cf. G. Schneider, « Intellektuelle und Krieg : Max Schelers Kriegsbegriff und die Konsequenzen für die Politik », in W. Bialas, G. Iggers, eds, *Intellektuelle in der Weimarer Republik*, Francfort, 1992. Scheler remplace toutefois le culte prussien de l'État par des thèmes catholiques propres au sud du pays.

47. M. I. Levina, *Ot revoliucionnizma k pravomu radikalizmu : evolucija vzgljadov R. Mihel'sa (Du révolutionnisme au radicalisme de droite : l'évolution de R. Michels)*, Moscou, 1983, p. 21-22 ; E. Demm, « Les intellectuels allemands et la guerre », *art. cit.*, p. 193. Max Weber et Edgar Jaffé exclurent Roberto Michels du nombre des co-éditeurs des *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik* ; pour l'Autriche, voir G. Ramhardt, *Geschichtswissenschaft und Patriotismus. Österreichische Historiker im Weltkrieg 1914-1918*, Vienne, 1973.

48. Un recueil, sous forme d'anthologie originale, s'est fait l'écho des essais idéologiques russes autour des événements de la guerre : P. Kudrjašev, ed., *Idejnye gorizonty mirovoj vojny (Horizons idéologiques de la guerre mondiale)*, Moscou, 1915. Pour l'analyse la plus détaillée de cette période, voir B. Hellman « Kogda vremja slavjanofil' stvovalo. Russkie filosofy i Pervaja mirovaja vojna » (Lorsque le temps était slavophile. Les philosophes russes et la Première Guerre mondiale), in L. Bückling, P. Personnen, eds, *Studia russica helsingiensia et tartuensia. Problemy istorii russkoj literatury načala XX veka (Problèmes d'histoire de la littérature russe du début du xx<sup>e</sup> siècle)*, Helsinki, 1989, p. 211-239 ; B. Hellman, « L'intelligenza russa e la Prima guerra mondiale », in V. Calì et al., eds, *Gli intelletuali e la Grande guerra* [Trento, 1998], p. 333-347.

49. E. A. Gollerbah, *K nezrimomu gradu. Religiozno-filosofskaja gruppy « Put' » v poiskah novoj russkoj identičnosti (Vers la ville invisible. La recherche de nouvelle identité russe par le cercle religieux et philosophique « La Voie »)*, Saint-Pétersbourg, 2000, p. 247-259. Les adversaires traditionnels du nouveau slavophilisme se rapprochèrent eux aussi du mouvement patriotique,

V. S. Solovev à Moscou du 6 (19) octobre 1914 en fut l'événement clé. Lors de la séance, Vladimir F. Ern lut son exposé désormais célèbre « De Kant à Krupp ». Il faisait logiquement découler l'essence du militarisme allemand et les ambitions de conquête mondiale des fondements religieux et métaphysiques de la philosophie protestante kantienne<sup>50</sup>. L'antigermanisme militant n'exprimait pourtant que l'opinion générale : plusieurs philosophes n'y voyaient que la transposition du chauvinisme allemand sur le sol russe (« Russland, Russland über alles », ironisait Evgenij N. Trubeckoj sur cette attitude)<sup>51</sup>. Le fait que la discussion passa des pages des quotidiens à celles des magazines spécialisés (principalement dans *Russkaja mysl'*) fut un signe de la baisse du chauvinisme ; dorénavant la discussion traitait de la nouvelle compréhension de l'Histoire après la débâcle évidente des valeurs et des traditions libérales de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>52</sup>.

Partout les savants prennent part aux activités propagandistes, à la composition de recueils de documents visant à justifier la participation de leur pays à la guerre comme un acte de défense légitime (le Livre blanc en Allemagne, le dossier autrichien sur l'assassinat de Sarajevo, le Livre bleu en Angleterre, le Livre gris en

---

comme par exemple les auteurs de la revue *Logos* (revue internationale de philosophie de la culture, qui paraissait également en Allemagne à partir de 1910). Cf. S. I. Gessen, « Ideja nacii » (L'idée de nation), in M. I. Tugan-Baranovskij, ed., *Voprosy mirovoj vojny, op. cit.*, p. 562–589. On peut certainement y voir une réaction au changement d'attitude des collaborateurs allemands de *Logos*, voir la lettre de B. V. Jakovenko d'Italie à G. G. Špet du 21 janvier 1915 (*Logos*, 3, 1992, p. 252).

50. Cette intervention fera plus tard partie du livre de Vladimir Ern, *Meč i krest (Le sabre et la croix)* (1915). Les thèses exprimées lors de ses conférences moscovites début 1915 furent publiées dans le recueil *Vremja slavjanofil'stvet (L'époque slavophile)*, elles étaient cependant contestées par E. N. Trubeckoj et I. A. Il'in. La thèse d'une « déchéance » (*grehopadenie*) de l'élite intellectuelle allemande confirma qu'il était pernicieux de concevoir la culture comme une valeur suprême, indépendante du logos chrétien. Cette thèse a été aussi développée dans : G. A. Vasil'evskij, *Vinovata li nemeckaja kul'tura ? (La culture allemande est-elle coupable ?)*, Petrograd, 1915, p. 22-30.

51. *Vzyskujučie grada. Hronika častnoj žizni russkih religioznych filosofov v pis'mah i dnevnikah (Ceux qui cherchent la cité. Chronique de la vie privée des penseurs religieux russes à travers la correspondance et les journaux intimes)*, Moscou, 1997, p. 589, 594 (Lettres de E. N. Trubeckoj à M. K. Morozova du 29 août et du 5 septembre 1914.). Toujours opposé au néoslavophilisme extrême de Vladimir F. Ern, Semen L. Franck exprima des opinions proches de celles de Trubeckoj quant à la nécessité de passer de la condamnation de l'Allemagne à une autopurification interne, cf. M. A. Kolerov, N. S. Plotnikov « Social-liberal'nyj obraz Germanii... », *art. cit.*, p. 137-144. Ivan A. Il'in, fin 1914, soulignait dans un article de *Voprosy filosofii i psihologii* la contradiction fondamentale de la guerre en termes d'éthique : le meurtre de son semblable demeure un péché, même s'il est commis au nom d'idéaux suprêmes dépassant l'individu ; dans l'ensemble il condamnait violemment l'« ivresse patriotique » de Berdjajev, Bulgakov, Vjačeslav Ivanov et d'autres. Cf. « Iz neopublikovannyh pisem I. A. Il'ina k L. Ja. Gureviču » (Lettres inédites d'I. A. Il'in à L. Ja. Gurevič), *Voprosy filosofii*, 2, 1996, p. 118-121.

52. Cf. deux publications de V. Noskov : « "Rossija v kotoruju my verim" : načalo Pervoj mirovoj vojny v vosprijatii duhovnoj elity Rossii » (« La Russie à laquelle nous croyons » : le début de la Première Guerre mondiale à travers la perception de l'élite spirituelle russe), in *Rossija i Pervaja mirovaja vojna (La Russie et la Première Guerre mondiale)*, Saint-Petersbourg, 1999 ; *id.*, « Pervaja mirovaja vojna i russkaja filosofija istorii » (La Première Guerre mondiale et la philosophie russe de l'histoire), in *Problemy vseмирnoj istorii. Sbornik v čest' A. A. Fursenka (Problèmes de l'histoire universelle. Mélanges en l'honneur de A. A. Fursenko)*, Saint-Petersbourg, 2000.

Belgique, le Livre orange en Russie). Outre le recueil d'Oxford, dont nous avons parlé ci-dessus, qui contenait également certains documents officiels du ministère des Affaires étrangères, l'on propageait aussi de prétendus « pamphlets d'Oxford », brochures constituées de travaux de spécialistes en droit, en économie, en histoire, en sciences humaines et sociales consacrés à divers aspects de la guerre (plus de 80 numéros). Les activités de propagande anglo-saxonnes, telles celles du Comité central des organisations patriotiques nationales en Angleterre, ou bien celles de l'Association des professeurs universitaires américains, dirigée par Arthur Lovejoy et John Dewey, militant pour la participation américaine à la guerre, étaient d'autant plus efficaces qu'elles furent conduites par des organisations informelles, contrairement à la proximité manifeste des universitaires allemands avec un État quasi sacralisé. En France, le Comité d'études et de documentation sur la guerre, composé des professeurs de la Sorbonne, de l'École normale et du Collège de France, fut créé sous la direction d'Ernest Lavisse et d'Émile Durkheim. Le Comité publia plusieurs travaux d'envergure, dont ceux de Durkheim lui-même, ainsi que ceux du germaniste renommé Charles Andler, visant à dévoiler le pangermanisme et l'idéologie agressive de l'ennemi<sup>53</sup>. Au début de 1915, à l'initiative du *Figaro*, plusieurs savants français éminents reçurent un questionnaire, où on leur demandait de comparer les sciences françaises et allemandes selon leur contribution respective à la culture universelle et au progrès scientifique. Cette enquête conduisit à la publication, en 1916, du recueil *Les Allemands et la science* sous la direction du professeur Gabriel Petit et du journaliste Maurice Leudet. Il comprenait des textes d'Émile Boutroux, d'Émile Picard, du chimiste anglais William Ramsay, et d'autres (dont 17 académiciens). Parmi les contributions particulièrement intéressantes on trouve celle du physicien Pierre Duhem, qui poussa l'antinomie entre la science française, rationnelle et expérimentale et le « géométrisme abstrait » allemand, exprimé par les théories d'Einstein, jusqu'à conclure à l'existence de « styles scientifiques nationaux ». La plupart des auteurs prônaient la supériorité de la science française, centrée, selon eux, sur la recherche fondamentale comparée aux efforts organisationnels et appliqués de leurs collègues allemands (la science allemande n'est qu'une servante de la science française, disait Duhem)<sup>54</sup>.

---

53. W. Gephart, « Die französische Soziologie und der Erste Weltkrieg. Spannungen in Émile Durkheims Deutung des Grossen Krieges », in *Kultur und Krieg, op. cit.*, p. 54-58. Sur la participation des historiens et des philosophes français à ces campagnes, voir P. Luzzato, « Les tranchées de la Sorbonne : les historiens français et le mythe de la guerre révolutionnaire (1914-1918) », *Storia della Storiografia*, 20, 1991, p. 3-27 ; P. Gerbod, « Les publications philosophiques françaises et la Première Guerre mondiale (1914-1919) », in P. Soulez, ed., *Les philosophes et la guerre de 1914*, Saint-Denis, 1988, p. 33-46 ; St. Lukes, *Émile Durkheim, op. cit.*, p. 549-559. Durkheim, alsacien et juif au nom germanique, servait pourtant lui-même de cible aux nationalistes pendant la guerre (tout comme pendant la polémique autour de la « Sorbonne Nouvelle »), notamment depuis la tribune du Sénat.

54. L'ancrage de ces positions se trouve dans la déclaration de l'Académie du 3 novembre 1914, dans laquelle on soulignait que les découvertes les plus importantes dans les domaines des mathématiques, de la physique et des sciences naturelles lors des trois derniers siècles, ainsi que les principales inventions techniques du XIX<sup>e</sup> siècle, appartenaient essentiellement à la

Pendant la guerre, la France maintint une politique culturelle extérieure intense, œuvrant en premier lieu contre l'influence allemande. Le 12 février 1915, eut lieu à la Sorbonne une manifestation commune de solidarité des pays romans dans leur combat contre l'Allemagne (la France était représentée par Ernest Lavisse, l'Espagne par Vicente Blasco Ibáñez, l'Italie par Guglielmo Ferrero)<sup>55</sup>. Le ministre de l'Éducation nationale prépara à l'occasion de l'Exposition universelle de San Francisco un recueil intitulé *La science française*. Dans ses pages Henri Bergson et Émile Durkheim insistèrent sur la valeur pionnière des recherches françaises dans le domaine des sciences humaines par rapport aux études allemandes<sup>56</sup>. Le réseau des instituts français à l'étranger continuait à fonctionner (il faut noter, entre autres, celui de Saint-Petersbourg inauguré en 1911 et dirigé par le slaviste Jules Patouillet)<sup>57</sup>. Émile Borel, mathématicien connu, s'efforça (non sans succès) de mobiliser l'opinion des savants italiens contre les appels allemands de l'automne 1914, par l'intermédiaire de son collègue Vito Volterra<sup>58</sup>. Les universitaires fran-

---

science des pays romans et anglo-saxons, cf. Ch. Prochasson, A. Rasmussen, *op. cit.*, p. 206 ; B. Schroeder-Gudehus, *Deutsche Wissenschaft und internationale Zusammenarbeit*, Genève, 1966, p. 75-77. De même, Edouard Leroux, dans son article (traduit en russe), « Francija i Germanija. Dve kul'tury » (France et Allemagne, deux cultures), in *Dve kul'tury, op. cit.*, p. 83-85, témoigna lui aussi de l'utilisation essentiellement technique que faisaient les Allemands des acquisitions de la sciences française. Pour Duhem voir aussi H. Paul, *The Sorcerer's Apprentice. The French scientist's image of German science, 1840-1919*, Gainesville, 1972, p. 54-76.

55. « K psihologii pereživaemogo momenta (manifestacija v čest' latinskoj kul'tury) » (Sur la psychologie du moment actuel. Hommage à la culture romane), *Severnye zapiski*, février 1915, p. 182-199. Des représentants des peuples grec et portugais intervinrent également.

56. Ch. Prochasson, A. Rasmussen, *op. cit.*, p. 211 ; M. Hanna, *The mobilisation of intellect: French scholars and writers during the Great War*, Cambridge, MA, 1996, p. 80-105, 176-204. Le 12 mars 1915, cent intellectuels français (dont Émile Boutroux, Paul Claudel, Henri Matisse, André Gide et Anatole France) signèrent un manifeste dirigé contre l'« Appel des 93 ».

57. En 1917, après la révolution de Février, on discuta activement, avec la participation de l'Académie des sciences de Russie, de la création d'un Institut russe à Paris, et — en analogie avec l'Institut français — d'un Institut britannique à Petrograd et d'un Institut russe à Londres. (Cf. le mémorandum de M. I. Rostovcev (début octobre 1918) sur la communion intellectuelle des savants des pays alliés (G. M. Bongard-Levin, ed., *Skifskij roman (Le roman scythe)*, Moscou, 1997, p. 464-465, 257-258). Rostovcev avait déjà explicité ces idées deux ans plus tôt (« Meždunarodnoe naučnoe obščenie » (La communauté scientifique internationale), *Russkaja mysľ*, III, 1916). On a trouvé dans les papiers du critique littéraire Evgenij V. Aničkov, conservés dans les archives de l'Académie des sciences de Serbie, le projet de réouverture en 1917 — comme une sorte de quartier général des contacts scientifiques et littéraires entre les deux pays — de l'École russe des hautes études en sciences sociales de Paris. Un tel centre aurait alors poursuivi les activités du célèbre établissement du même nom qui avait fonctionné à Paris avant la première révolution russe, sous la direction de Maksim M. Kovalevskij. Cf. D. Gutnov « Russkaja vysšaja škola obščestvennyh nauk v Pariže (1901-1906) » (L'école russe des hautes études sociales de Paris, 1901-1906), Moscou, 2001 (manuscrit), p. 292-294 (annexe). Nous remercions Dmitrij Gutnov de nous avoir permis de prendre connaissance de son travail ; voir aussi son article récemment paru « L'école russe des hautes études sociales de Paris (1901-1906) », *Cahiers du Monde russe*, 43 (2-3), 2002, p. 375-410.

58. G. Pancaldi, « Vito Volterra: Cosmopolitan ideals and nationality in the Italian scientific community between *Belle époque* and the First World War », *Minerva*, 31 (1), 1993, p. 21-37 ; R. Maiocchi, « L'organizzazione degli scienziati italiani », in V. Calì et al., eds, *Gli intellettuali e la Grande guerra, op. cit.*, p. 209-244.

çais faisaient partie des auteurs du recueil publié en 1915 *Voprosy mirovoj vojny* (*Questions de la Guerre mondiale*) dirigé par Mihail I. Tugan-Baranovskij et réunissant interventions et articles signés de professeurs des universités russes sur l'actualité de la guerre.

Le recueil *Rossija i ee sojuzniki v bor'be za civilizaciju* (*La Russie et ses alliés dans le combat pour la civilisation*) parut au cours des années 1916-1917 sous la direction de Maksim M. Kovalevskij. Parmi ses auteurs figuraient Aleksej N. Veselevskij, Nikolaj I. Kareev, Evgenij V. Tarle, l'historien d'art Aleksandr A. Sidorov, Ervin Grimm, Jurij Ključnikov. Trois des quatre fascicules projetés furent publiés. Aleksandr S. Lappo-Danilevskij, doyen des historiens de l'Académie de Saint-Pétersbourg, visita l'Angleterre au printemps 1915, où il prononça un discours public sur l'histoire de la science et de l'éducation en Russie qui fut publié ensuite en vue de faire connaître au public anglais la problématique et l'état d'esprit de son allié principal dans le cadre de la Triple-Entente<sup>59</sup>. Les historiens anglais rendirent à leur tour visite à l'Académie de Saint-Pétersbourg en mai 1915. Lors de cette visite l'on discuta des possibilités de réalisation d'un ouvrage fondamental, en anglais, en plusieurs volumes sur l'histoire et la culture russes, destiné à la maison d'édition Macmillan & C° (à l'initiative du professeur d'Oxford F. A. Holder). Le rédacteur en chef de l'ouvrage devait être Lappo-Danilevskij ; parmi les auteurs — des historiens russes — figuraient Sergej F. Platonov, Sergej I. Roždestvenskij, Mihail D. Priselkov, Aleksandr A. Šahmatov<sup>60</sup>.

L'Union culturelle des savants et des artistes d'Allemagne, créée en octobre 1914, joua un rôle significatif dans la mobilisation de l'effort collectif des intellectuels allemands. Ayant son siège dans les locaux de l'Académie des sciences de Berlin, elle était dirigée par le secrétaire perpétuel, l'anatomiste Waldeyer et par Hermann Sudermann, un des instigateurs de l'« Appel des 93 ». Des textes visant à

59. Un rôle important dans le domaine de liens scientifiques russo-britanniques revient à Pavel G. Vinogradov, historien et juriste, professeur à Oxford depuis 1903. Vinogradov donnait des conférences et publiait des articles sur la Russie (dont un fut réimprimé dans la série des « pamphlets d'Oxford »). À partir de 1914, il se rendait chaque année en Russie, chargé de la fonction de secrétaire honoraire du Comité d'aide aux prisonniers de guerre russes, de même, après 1916 il fut désigné, après la mort de Maksim Kovalevskij, à celle de président du comité exécutif de la Société russo-anglaise. Cf. A. V. Antoščenko, « Moskovskij učenyj za rubežom : garvardskaja kollekcija materialov arhiva akademika P. G. Vinogradova » (Un savant moscovite à l'étranger : les archives de l'académicien P. G. Vinogradov de la collection de Harvard), in *Arheografičeskij ežegodnik 1997*, Moscou, 1997, p. 294-295 ; « The development of science and learning in Russia », in J. D. Duff, ed., *Russian realities and problems*, Cambridge, 1917, p. 153-229.

60. Cf. F. G. Taratorkin, « A. S. Lappo-Danilevskij i proekt sozdanija "Istorii Rossii" na anglijskom jazyke (1915-1918) » (A. S. Lappo-Danilevskij et le projet d'une « Histoire de Russie » en anglais, 1915-1918), in *Arheografičeskij ežegodnik za 1994*, Moscou, 1996 ; en 1916 Lappo-Danilevskij reçut les insignes de docteur honoris causa de Cambridge (en même temps que Miljukov et Struve). Sa promotion fut perçue comme un témoignage du rapprochement des Alliés non seulement dans les domaines militaire et économique mais aussi dans celui des sciences et de la culture. « Russkij sezon v Kembridže » (Saison russe à Cambridge), *Reč'*, 232, 24 août 1916, p. 2 ; I. V. Alekseeva, « K istorii odnoj poezdki. Po materialam neopublikovannogo dnevnika P. N. Miljukova » (Histoire d'un voyage. D'après les matériaux du journal inédit de P. N. Miljukov), *Vspomogatel'nye istoričeskie discipliny* (Leningrad), XXI, 1990, p. 138-139.

éclaircir les buts de l'action militaire allemande parurent également dans *Internationale Wochenschrift für Wissenschaft, Kunst und Technik*, fondé par Friedrich Althoff en 1907 et destiné à être un organe de liaison entre les communautés scientifiques allemande, américaine, anglaise, française et espagnole. Autant dans certains pays neutres (surtout en Suède), la propagande allemande se montrait efficace, autant son échec aux États-Unis fut retentissant. Le discours « mandarin » sur la défense légitime de la haute culture contre les attaques de la civilisation démocratique ainsi que sur la supériorité de la science allemande ne pouvait pas le moins du monde percer dans les milieux académiques d'Outre-Atlantique, même parmi ceux qui avaient, avant la guerre, éprouvé une certaine sympathie à l'égard de la science et du système éducatif allemands, sans parler d'un public plus large (Eduard Meyer joua un rôle actif dans la campagne destinée à gagner l'Amérique à la cause allemande)<sup>61</sup>.

Malgré l'existence aux États-Unis d'une diaspora germanophone importante et de « raids » de propagande des universitaires allemands en 1914-1915<sup>62</sup> (avant le naufrage du *Lusitania*), l'attitude américaine envers la culture allemande pouvait se résumer par ces paroles de Theodore Roosevelt : « Leur culture ne l'est que dans le sens pathologique. La culture allemande est pareille à celle des embryons du choléra. »<sup>63</sup> Lorsqu'en 1916 les Allemands arrêtaient deux professeurs belges, Paul Fredericq et l'historien de renom Henri Pirenne, en raison de leur refus de soutenir la fondation d'une université flamande à Gand, 93 professeurs d'histoire des universités d'Amérique du Nord (leur nombre ne devait naturellement rien au hasard) envoyèrent une pétition de soutien en faveur de leurs collègues belges au secrétaire d'État<sup>64</sup>.

Le recours aux lettres ouvertes collectives devint peu à peu le moyen de mobilisation de certains courants et factions à l'intérieur de la communauté intellectuelle allemande. Les premiers signes de friction entre les « annexionnistes » et les « modérés » se montrèrent déjà en juillet 1915, lorsque parut le mémorandum du théologien Reinhold Seeberg, prônant la nécessité pour l'Allemagne d'acquérir des territoires à l'Est. Ce texte fut signé par 1 347 représentants de l'élite intellectuelle (dont 352 professeurs, y compris Wilamowitz-Moellendorf et les leaders du

---

61. La guerre propagandiste de l'automne-hiver 1914 est illustrée par l'échange épistolaire public entre Eduard Meyer et Abbot Lawrence Lowell, président de l'université de Harvard (J. et W. von Ungern-Sternberg, *op. cit.*, p. 87.)

62. Dont Kuno Meyer, frère d'Eduard, spécialiste de la culture celtique. Ses conférences visaient principalement l'auditoire irlandais, hostile à l'Angleterre. Un autre groupe choisi par la propagande allemande était la communauté des immigrants juifs russes. R. Dörris, « Promoting Kaiser and Reich: Imperial German propaganda in the United States during World War I », in H.-J. Schroeder, ed., *Confrontation and cooperation*, *op. cit.*, p. 135-165. En 1915, Eduard Meyer publia un ouvrage intitulé *Nordamerika und Deutschland* (Berlin, 1915).

63. Cité par P. Finkelman, « The war on German language and culture, 1917-1925 », in H.-J. Schroeder, ed., *Confrontation and Cooperation*, *op. cit.*, p. 182.

64. C. S. Gruber, *Mars and Minerva*, *op. cit.*, p. 68-69 ; Fritz Stern, *Einstein's German world*, Princeton, 1999 (ch. 5: Historians and the Great War: Private experience and public explanation, p. 216-220).

pangermanisme Dietrich Schäfer et Georg von Below). Le lendemain, le 9 juillet, Hans Delbrück et le journaliste libéral Theodor Wolff firent paraître un contre-manifeste paraphé par 141 signataires seulement, quoique parmi eux l'on trouve Max Planck, Albert Einstein, Adolf von Harnack, Ernst Troeltsch. Les débats sur la guerre sous-marine, la démission du chancelier Bethmann Hollweg, la ratification de la résolution de paix par la majorité du Reichstag, et les demandes incessantes de réforme électorale en Prusse, scindèrent encore plus l'opinion publique allemande. L'appel pangermanique de l'historien Johannes Haller, de Tübingen, s'élevait contre une résolution pacifique et critiquait la majorité parlementaire, jugée inapte à gouverner la nation. Il fut signé par 1 100 enseignants, ce qui témoigne de l'unité du camp national-conservateur dans cette corporation, d'ailleurs dominée par ce dernier, même après la Révolution de novembre 1918 et l'instauration du système républicain. Les professeurs de Heidelberg, tels Max Weber, Ernst Troeltsch, Friedrich Meinecke, qui avaient soutenu le chancelier Bethmann Hollweg et qui continuèrent, après sa démission, de lutter contre les « annexionnistes » et le chauvinisme prépondérant dans le nouveau Parti patriotique (cette campagne rassembla environ 100 signatures d'enseignants) en fondant en novembre 1917 l'Union populaire pour la liberté et la patrie, ne représentaient qu'une minorité<sup>65</sup>.

On peut voir les premiers signes du renoncement à l'esprit des « idées de 1914 » dans l'Appel de Max Planck (co-signé par Harnack, Nernst, Waldeyer, et Wilamowitz) à son collègue hollandais Hendrik A. Lorentz, publié dans le journal de Rotterdam *Handelsblad*. Planck indique dans son Appel le lien de l'« Appel des 93 » avec l'atmosphère spirituelle des premières semaines de la guerre ; il pose la question des causes du conflit tout en soulignant que l'affirmation de l'unité de l'armée et du peuple ne signifiait pas une implication dans chacune des actions individuelles de n'importe quel Allemand. Karl Lamprecht exprimait dans ses dernières interventions publiques le même sentiment de recul par rapport à l'enthousiasme d'août 1914. Parmi les partisans de la reprise rapide de la collaboration avec les collègues des pays de l'Entente, figure également Lujo Brentano, économiste de gauche appartenant à l'Union de la politique sociale (Verein für Sozialpolitik) et proche des frères Alfred et Max Weber<sup>66</sup>. Lorsque Romain Rolland publia conjointement avec Henri Barbusse en juin 1919 dans *L'Humanité* la « Déclaration d'indépendance de l'esprit », incitant à reconstruire l'ancien système de contacts scientifiques et culturels, il y avait parmi les signataires

65. Cf. A. I. Patrušev, *Raskoldovannyj mir Maksa Vebera (Le monde désenchanté de Max Weber)*, Moscou 1992, p. 32-35 ; W. J. Mommsen, *Max Weber und die deutsche Politik 1890-1920*, Tübingen, 1974, p. 288-291 ; Ch. Jansen, *Professoren und Politik. Politisches Denken und Handeln der Heidelberger Hochschullehrer 1914-1935*, Göttingen, 1992, p. 116-117.

66. B. vom Brocke, « Wissenschaft und Militarismus... », *art. cit.*, p. 690 ; J. et W. von Ungern-Sternberg, *op. cit.*, p. 69. En octobre-décembre 1914, Lujo Brentano, inspiré par le manifeste « Au monde culturel », rend publique sa polémique avec ses collègues français, Yves Guyot et Daniel Bellet. Cependant, dès le milieu de l'année 1915, il prend parti contre les annexionnistes, ce qui entraîna son rapprochement avec l'Union de la nouvelle patrie. En automne 1918, dans sa lettre publique adressée à Charles Gide, il reconnaît comme une erreur sa position de l'automne 1914. Il fut l'un des premiers savants allemands à visiter l'Angleterre à la fin de la guerre, en novembre 1919. Cf. J. et W. von Ungern-Sternberg, *op. cit.*, p. 70-71, 99.

allemands 117 professeurs, notamment Albert Einstein, David Hilbert, Paul Natorp, Wilhelm Förster, mais aussi Hermann Hesse, Kate Kollwitz, Heinrich Mann, etc.<sup>67</sup>. Néanmoins, il s'agit de la minorité démocratique de la communauté académique allemande.

En avril 1919, 42 des 75 survivants des signataires de l'« Appel des 93 » répondaient à la lettre ouverte du pacifiste Hans Wehberg en prenant, d'une manière ou d'une autre, leurs distances vis-à-vis de ce document. La majorité refusa pourtant de le faire de façon publique et inconditionnelle dans la crainte que cela soit perçu comme une expression de couardise ou d'opportunisme<sup>68</sup>. La volonté d'oublier les anciennes offenses était tout aussi limitée chez les vainqueurs. Lorsque au Sénat, en novembre 1919, Georges Clemenceau pointa comme un exemple de « revanchisme intellectuel » le fait que l'« Appel des 93 » n'ait pas encore fait l'objet d'un désaveu, Adolf von Harnack lui répondit en publiant une lettre ouverte dans la presse allemande. Il est vrai que le président de la Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft mentionna en passant que l'invasion allemande en Belgique se voyait désormais sous un nouveau jour, mais il réduisit rapidement la polémique à la « faute » exclusive de l'Allemagne dans le déclenchement de la guerre et aux causes qui avaient poussé les Français à dissimuler certains documents de l'été 1914<sup>69</sup>. Bien que, dans cette guerre des manifestes et des propagandes, l'Allemagne ait pris la part la plus active, son dernier document (comme les tout premiers) vit le jour en Angleterre. « Le Manifeste d'Oxford », du poète Robert Bridges, diffusé en octobre 1920, appelait les intellectuels européens à oublier les vicissitudes de la guerre, à ne pas solliciter des aveux douloureux et à revenir à une atmosphère d'amitié et de collaboration. Cependant, ce manifeste fut approuvé par la moitié seulement de ses 120 destinataires<sup>70</sup>. Le retour au caractère amical des contacts scientifiques internationaux ne fut possible qu'à la fin des années 1920, après la réintégration de l'Allemagne dans le système de collaboration inter-européenne de la recherche.

---

67. Le *Berliner Tageblatt* publié, le 4 décembre 1919, une sorte de contre-mémoire signé, entre autres, par F. Meinecke, E. Troeltsch, Ernest Curtius, et quasi concomitant avec les déclarations de Clemenceau et de Harnack (voir *infra*). Ce document conteste le droit moral de nombre de personnalités allemandes anonymes ayant signé l'appel de Rolland à se prononcer pour une collaboration culturelle des peuples européens, ce qui, en temps de guerre, équivaudrait à trahir son propre peuple. K. Holl, « Die "Vereinigung Gleichgesinnter". Ein Berliner Kreis pazifistischer Intellektueller im Ersten Weltkrieg », *Archiv für Kulturgeschichte*, 54 (2), 1972, p. 383.

68. Ce qui expliquait l'échec des physiciens hollandais et suédois Hendrik Lorentz et Svante Arrhenius, qui demandaient à Planck et à Hermann-Eil Fischer de démentir publiquement certains postulats de l'« Appel des 93 » jugés particulièrement odieux, cf. J. L. Heilbron, *The dilemmas of an upright man. Max Planck as spokesman for German science*, Berkeley, 1986, p. 101-102.

69. H. Wehberg, *Wider Aufruf der 93!*, Berlin, 1920, p. 31-33.

70. St. Wallace, *War and the image of Germany*, op. cit., p. 196-197. Le *Times* publie au même moment une lettre de Frederic Canyon, président de l'Académie britannique, institution composée, à la différence de la Société royale, des représentants des humanités. Le ton de ce document est beaucoup plus réservé, renvoyant notamment à l'« Appel des 93 », toujours en vigueur.

## Résistance ou non-participation?

L'enthousiasme national décrit ci-dessus, qu'il soit appelé engouement patriotique ou bien hystérie chauvine, fut-il général ? Évidemment, non. Certains refusèrent de signer les appels, comme David Gilbert et Albert Einstein (l'appel « An die Kulturwelt »), Max Weber et son frère Alfred, les économistes Georg Friedrich Knapp, Lujo Brentano, Leopold von Wiese, l'historien pacifiste Ludwig Quidde, le pédagogue Friedrich Wilhelm Foerster, et le juriste Walter Schücking (l'« Appel des enseignants d'écoles supérieures du Reich germanique » de Wilamowitz-Moellendorf). Lorsque l'« Appel des 93 » vit le jour, Georg Friedrich Nicolai, professeur de physiologie à l'université de Berlin et conseiller en médecine de l'impératrice, le considéra comme un abandon de l'objectivité scientifique et comme la pire expression de l'engagement politique des intellectuels. Il écrivait dans son « Appel aux Européens » :

« Une telle attitude ne peut être justifiée par aucun élan national. Elle est indigne de ce que l'on comprend sous le nom de culture. Si elle envahissait toutes les classes instruites, ce serait un malheur, non seulement pour la culture mais certainement aussi pour la cause primaire de cette barbarie : l'existence nationale des États indépendants. »<sup>71</sup>

Pourtant, l'incitation, inspirée de Goethe, à être de « bons Européens » ne fut pas appréciée des compatriotes de Nicolai : cet appel ne fut soutenu que par Einstein, par le docteur Otto Boeck, et par Wilhelm Foerster, âgé de 82 ans, directeur de l'Observatoire de Berlin et signataire de l'ancien « Appel des 93 ». Einstein écrivit en 1915 à Romain Rolland : « Pendant les huit derniers mois, les savants européens se comportent comme si on leur avait amputé le cerveau. »<sup>72</sup> Nicolai sera envoyé à la guerre comme simple médecin, arrêté pour son pacifisme, contraint à fuir au Danemark et congédié de l'université de Berlin, où il était revenu à la fin la guerre en 1920, par le Sénat et par le recteur Eduard Meyer. Par la suite, il émigrera en Amérique latine. Einstein, Nicolai et d'autres pacifistes participèrent à la création de l'Union de la nouvelle patrie ; après son interdiction en février 1916, ils continuèrent à œuvrer au sein de la « Vereinigung Gleichgesinnter », en maintenant des rapports étroits avec les formations similaires en Angleterre et en Hollande, ainsi qu'avec Romain Rolland<sup>73</sup>.

71. G. F. Nikolai, *Biologija vojny*, Saint-Petersbourg, 1996, p. 17-18 ; éd. allemande : G. F. Nicolai, *Die Biologie des Krieges*, Darmstadt, 1983 ; voir aussi B. vom Brocke, « Wissenschaft versus Militarismus : Nicolai, Einstein und die 'Biologie des Krieges' », *Annali dell'Istituto storico italo-germanico in Trento*, X, 1984, p. 412-448.

72. Ch. Prochasson, A. Rasmussen, *op. cit.*, p. 204.

73. E. Gülzow, « Bund Neues Vaterland », in *Die bürgerlichen Parteien in Deutschland. Handbuch der Geschichte der bürgerlichen Parteien und anderer bürgerlichen Interessenorganisationen vom Vormärz bis zum Jahre 1945*, Berlin, 1968, Bd. 1, p. 180-181. La « Vereinigung Gleichgesinnter » comprenait, entre autres, Hans Driesch, biologiste vitaliste, professeur à Heidelberg, le comte Georg von Arko, expert en radiotechnique, Ernst von Aster, professeur de philosophie à Munich. Cf. K. Holl, « Die "Vereinigung Gleichgesinnter"... », *art. cit.*, p. 366-367.

Le mathématicien et philosophe anglais, Bertrand Russell, membre de la Fabian Society, participait dès le début de la guerre à des manifestations pacifistes. Russell fut licencié sur décision du conseil du Trinity College à Cambridge, mais continua à donner des conférences publiques et à contribuer au travail de l'« Union pour le contrôle démocratique ». Après la publication, en janvier 1918, de l'article sur l'éventualité d'une utilisation, en cas de besoin, dans l'Europe de l'après-guerre, des soldats américains à la place des ouvriers européens pour briser les grèves, il fut arrêté pour outrage à l'armée alliée. Pendant son séjour en prison, il put achever son ouvrage *Introduction to mathematical philosophy*, mais il ne renia pas ses opinions radicales et resta par la suite, même une fois devenu un des personnages les plus remarquables de la pensée mondiale, politiquement indépendant<sup>74</sup>. Il notait, dans ses mémoires, que c'était précisément la Première Guerre mondiale qui avait changé son attitude existentielle et transformé le savant reclus en un auteur politiquement engagé.

La guerre ne paraissait pas « magnifique et étonnante » (selon les mots de Max Weber) à tous les jeunes intellectuels. Tel était le cas de György Lukács, philosophe et critique hongrois établi à Heidelberg. À l'automne 1914, il entama un article, resté inachevé : « Les intellectuels allemands et la guerre ». Georg Simmel écrivit à Marianne Weber dans les premiers mois de la guerre :

« Ce moment est exceptionnel car il réunit dans le même tout les nécessités du quotidien et le besoin de l'Idée définitive et pour toujours. [...] Si Lukács n'a pas cette intuition, on ne pourra pas le lui prouver. C'est pour cela qu'il parle constamment du militarisme. Or, pour nous il s'agit moins de militarisme que de la possibilité de s'en libérer. »<sup>75</sup>

Devisant avec Marianne Weber le même automne 1914, Lukács s'exclama à propos des exploits militaires des soldats allemands : « Plus ils sont héroïques, plus c'est malheureux ! ». Il remarqua ensuite qu'il ne s'agissait pas de la victoire des Romanov ou des Hohenzollern, mais de la réponse à la question « Qui pourra nous sauver de la civilisation occidentale ? »<sup>76</sup> La perspective de la victoire définitive de l'Allemagne lui paraissait cauchemardesque. Son ami Ernst Bloch partageait ce pessimisme au sujet de la guerre et de son issue. Fasciné par l'expressionnisme, Bloch écrivait à cette époque son livre *Geist der Utopie* alors qu'il était émigré en Suisse, où il collaborait avec les dadaïstes et publiait des articles dans divers journaux pacifistes, comme *Freie Zeitung*<sup>77</sup>. Lors de son séjour à Bern, il rencontra Walter Benjamin, qui y achevait sa thèse sur la critique artistique chez Goethe et les

74. A. Ryan, *Bertrand Russell. A political life*, New York, 1988, p. 58-60.

75. P. Watier, « The war writings of Georg Simmel », *Theory, Culture and Society*, 8 (3), 1987, p. 231.

76. G. Lukacs, « Vorwort » (1962), in *Die Theorie des Romans. Ein geschichtsphilosophischer Versuch über die Formen der grossen Epik*, Munich, 1963, p. 5.

77. É. Karádi, « Ernst Bloch and Georg Lukacs in Max Weber's Heidelberg », in W. J. Mommsen, J. Osterhammel, eds, *Max Weber and his contemporaries*, Londres, 1988, p. 682-702.

Romantiques. Le rejet de la guerre avait poussé ce dernier à rompre avec son maître Gustav Wyneken<sup>78</sup>. Une prise de position sur un sujet touchant à la guerre pouvait ainsi coûter sa carrière à un jeune enseignant. L'historien de Heidelberg, Veit Valentin, fut contraint de quitter l'université et de travailler temporairement comme télégraphiste après avoir critiqué publiquement l'ouvrage pan-germaniste d'Ernst von Reventlow, devenu par la suite un idéologue important du nazisme<sup>79</sup>.

Les sujets des empires belligérants se trouvaient dans une situation délicate lors de leur séjour en pays ennemi. Nikolaj I. Kareev, historien russe, en vacances à Karlsruhe pendant l'été 1914, s'exposa à de sérieux problèmes, comme les autres Russes en Allemagne au début du conflit. Il y échappa grâce à l'intervention de Theodor Schiemann, professeur à l'université de Berlin, historien de la Russie, spécialiste de l'époque de Nicolas I<sup>er</sup>. Malgré sa réputation de russophobe, il entendit l'appel de Kareev et l'aida au nom de la fraternité internationale des savants.

Dès le début du conflit militaire se posa la question des membres étrangers des académies et des collèges internationaux. Le 31 octobre 1914, suivant la directive du conseil des ministres validée par Sa Majesté, les citoyens de nationalité allemande ou austro-hongroise devaient être exclus de toutes les organisations sociales ; cette opération fut menée à terme dans les universités en novembre de la même année<sup>80</sup>. Au début de mars 1915, il était déjà question non seulement des académiciens étrangers, mais aussi du patriotisme des savants russes d'origine germanique. Les inquiétudes à ce sujet furent exprimées par le journal nationaliste *Novoe vremja*<sup>81</sup>. Le journal accusa, par exemple, le professeur Oskar Backlund, d'origine suédoise, directeur de l'observatoire de Pulkovo, de diverses actions pro-allemandes (restitution des manuscrits de Kepler, autorisation, en 1910, de mesures sur la côte de la mer Noire par des météorologues berlinois sur le navire de transport *Prut*, etc.)<sup>82</sup>. Il faut noter que des reproches semblables se firent entendre en Angleterre, à destination du secrétaire perpétuel de la Société royale, le physicien Arthur Schuster, né en Allemagne<sup>83</sup>. En février 1915, les signataires de l'« Appel des 93 »

78. W. Fuld, *Walter Benjamin : Zwischen den Stühlen. Eine Biographie*, Vienne, 1979, p. 60, 97.

79. A. I. Patrušev, *Raskoldovannyj mir Maksa Vebera*, op. cit., p. 68 ; Hans Schleier, *Die bürgerliche deutsche Geschichtsschreibung der Weimarer Republik*, Berlin, 1975, p. 356-362.

80. A. E. Ivanov, « Rossijskoe "učenoje soslovie" v gody "Vtoroj otečestvennoj vojny" » (La « communauté intellectuelle » russe pendant la « Seconde Guerre patriotique »), *Voprosy istorii estestvoznanija i tehniki*, 2, 1999, p. 61-62.

81. Plus tôt, le journal accusait l'ensemble des académiciens de manque de patriotisme (avec plus d'emphase envers les membres dont les noms avaient une sonorité germanique, comme K. G. Zaleman et d'autres). *Novoe vremja*, 13880, 1<sup>er</sup> novembre 1914, p. 14.

82. S. K., « Kakomu otečestvu služat nemcy — členy Rossijskoj imperatorskoj Akademii nauk ? » (Quelle patrie servent les Allemands — membres de l'Académie impériale des sciences de Russie ?), *Novoe vremja*, 13990, 2 mars 1915, p. 4. Les membres de la section de physique et de mathématiques de l'Académie exprimèrent, lors de la séance du 4 mars 1915, leurs protestations vigoureuses contre la falsification des faits ainsi que leur fervente sympathie et leur respectueux hommage envers O. A. Backlund. Cf. l'article « O. A. Bačklund i "Novoe vremja" », *Reč*, 228, 20 août 1916, p. 2, paru à l'occasion de la disparition du savant.

83. L. Badash, « British and American views of the German menace in World War I », *Notes and Records of the Royal Society* (Londres), 1-2, 1979, p. 97-98.

furent exclus de l'Institut de France (17 des 45 membres allemands), puis de l'Académie de Saint-Petersbourg (sur ordre du ministre de l'Éducation, Pavel N. Ignat'ev, et suivant la suggestion du lecteur attentif de *Novoe vremja* qu'était Nicolas II)<sup>84</sup>. L'Académie de Berlin décida de différer l'exclusion des membres français et britanniques proposée par Max Planck le 22 juillet 1915 à la fin de la guerre<sup>85</sup>. Aussi, les seuls étrangers exclus d'Allemagne furent le grand chimiste britannique William Ramsay (de l'Académie de Bavière, en mars 1915) et Arthur Schuster (de l'Académie de Göttingen, en 1917). À Pétersbourg, les académiciens autrichiens et allemands (à l'exception des membres d'origine slave) furent exclus seulement le 6 (19) février 1916 (51 personnes)<sup>86</sup>. La Société royale de chimie de Grande-Bretagne en fit autant. Vers 1918, les propositions d'exclusion de 13 membres étrangers de la Société royale se firent entendre de plus en plus fort. Afin de coordonner les démarches de ce genre, elles devaient être discutées lors de la première conférence des académiciens des pays de l'Entente, à Londres au début d'octobre 1918, mais, vers cette époque, il paraissait bien inutile de recourir à ce type d'action<sup>87</sup>. La mise à l'écart scientifique des anciens ennemis se faisait désormais par le boycott de leur vie universitaire et par la création de nouvelles structures internationales.

## Conclusion

En été 1915, le quotidien suédois *Svenska Dagbladet* proposa aux intellectuels des pays neutres ou belligérants un questionnaire à propos de l'influence de la guerre sur les contacts scientifiques ou culturels internationaux, en soulignant la question d'une possible restauration des études conjointes dès la fin des actions militaires. Les résul-

---

84. Sept des quinze membres français de l'Académie des sciences de Prusse quittèrent l'institution en 1915-1916 en signe de protestation contre la politique allemande. C. Grau, « Die Preussische Akademie und die Wiederanknüpfung internationaler Wissenschaftskontakte nach 1918 », in W. Fischer, ed., *Die Preussische Akademie der Wissenschaft zu Berlin 1914-1945*, Berlin, 2000, p. 284-287. V. S. Sobolev, *Avgustejsij prezident. Velikij knjaz' Konstantin Konstantinovič vo glave Imperatorskoj Akademii nauk (L'auguste président. Le grand-duc Constantin à la tête de l'Académie impériale des sciences)*, Saint-Petersbourg, 1993, p. 77. Nicolas II fit également parvenir son mécontentement au ministre Ignat'ev au sujet des publications en allemand poursuivies par l'Académie.

85. S. Grau, *Die Berliner Akademie der Wissenschaft in der Zeit des Imperialismus*, Berlin, 1975, p. 182-186.

86. Ju. A. Vinogradov, « Germanskije učenyje v Imperatorskoj Akademii i Pervaja Mirovaja Vojna » (Les savants allemands, membres de l'Académie impériale et la Première Guerre mondiale), in *Peterburgskaja akademija nauk v istorii akademij nauk mira, op. cit.*, 1999, t. 3, p. 45-51. Lors de la même séance fut rendue publique la note de l'académicien A. A. Markov qui critiquait de façon virulente l'imprudence hâtive d'une telle décision. V. A. Steklov et A. M. Ljapunov corroborèrent cet avis de leur confrère. (Voir aussi K. G. Bol'sakova, « Maloizvestnyj epizod protivostojanija Akademii nauk pravitel'stvu (1914-1916) » (Un épisode peu connu de l'opposition de l'Académie au gouvernement), in *Nauka i tehnika : voprosy istorii i teorii (Science et technique : questions d'histoire et de théorie)*, Saint-Petersbourg, 2000, p. 14-16).

87. L. Badash, « British and American views of the German menace... », *art. cit.*, p. 111-112.

tats n'étaient pas encourageants. La plupart des personnes interrogées (dont Ernest Rutherford, Henri Bergson, Rudolf Eucken, Hans Delbrück, Adolf von Harnack) se montraient pessimistes quant aux perspectives d'une solution à ce problème. La supériorité allemande d'avant-guerre dans plusieurs domaines de la science et des technologies avait été contestée par les savants de l'Entente dès le début du conflit, et ceci pas seulement au niveau des déclarations et des manifestes dont il a été question dans cet article. La phrase de Ernst Troeltsch — tirée de l'*Internationale Monatsschrift* d'octobre 1914 — illustre bien la position des savants allemands : « Dans les conditions actuelles, lorsque les liens internationaux se défont, l'esprit de la science européenne pourra naturellement se réfugier en Allemagne. »<sup>88</sup> Or, très bientôt, l'on découvrit les dangers de ce genre d'attitude. Il faut noter que, malgré l'engagement idéologique généralisé, les appels à la cessation de toute participation à une revue scientifique, même après guerre<sup>89</sup>, ainsi que le refus public par 30 savants allemands de leurs titres honorifiques décernés par des universités ennemies, en septembre 1914, n'étaient pas entièrement approuvés par les cercles dirigeants du corps professoral germanique. En même temps, pour plusieurs académies nationales alliées, la guerre constituait une chance d'obtenir un statut supérieur et de briser l'hégémonie académique allemande<sup>90</sup> (une raison de plus de boycotter la science germanique). L'éditeur de la revue italienne *Scientia* exprima en 1917 à un confrère de *Nature* des considérations de ce type : « Tous ces *Archive, Jahrbücher, Zeitschriften, Zentralblätter* ont graduellement monopolisé la totalité de la production scientifique mondiale. Conçus en apparence comme des organes internationaux, ils n'étaient en fait que les instruments du contrôle allemand sur les sciences. »<sup>91</sup> La consolidation des liens scientifiques entre les pays de la Triple-Entente, tels que la coordination commune des recherches, l'échange d'inventions et de résultats décisifs, les missions réciproques d'éminents spécialistes<sup>92</sup>, était motivée, outre les facteurs idéologiques, par les besoins pratiques de l'industrie militaire, que ce soit dans le domaine de

88. B. Schroeder-Gudehus, *Deutsche Wissenschaft und internationale Zusammenarbeit*, op. cit., p. 82-83, 85, n. 143.

89. Sur le refus de Max Planck de signer en 1915 « Le manifeste de 16 physiciens » (composé par Wilhelm Wien et co-signé, entre autres, par Arnold Sommerfeld et Johannes Stark, futur contestataire nationaliste d'Einstein) par peur d'être compromis en cas « improbable » d'échec militaire allemand, voir J. L. Heilbron, *The dilemmas of an upright man*, op. cit., p. 72-73.

90. Même à l'intérieur des pays de l'Entente, le débat était ponctué d'accusations de pro-germanisme. Ainsi Kareev reconnaît dans la position des philosophes du « groupe des jalons » (*vehovskaja grupa*) une influence allemande manifestée aussi bien dans l'attrance par le marxisme des années 1890 que dans le néoslavophilisme à l'allemande de la période de la guerre (N. I. Kareev, *Mysli o russkoj nauke po povodu teperešnej vojny* (*Considérations sur la science russe à l'occasion de la guerre*), Petrograd, 1915, p. 81, 86).

91. B. Schroeder-Gudehus, *Deutsche Wissenschaft und internationale Zusammenarbeit*, op. cit., p. 87. Cf. la position beaucoup plus pondérée de Kol'cov s'appuyant sur les opinions de collègues britanniques. N. K. Kol'cov, « Nacional'naja organizacija nauki » (L'organisation nationale de la science), *Priroda*, 7-8, 1915, col. 1035-1038.

92. Pour la Russie, voir B. I. Kozlov, « Ob okazanii Rossiej prodovol'stvennoj i inoj pomošči stranam Antanty v 1915-1917 gg. (Po neopublikovannym dokumentam) » (L'aide russe, en ravitaillement notamment, aux pays de l'Entente en 1915-1917. D'après des documents inédits), *Voprosy istorii estestvoznaniya i tehniki*, 3, 1993, p. 105 (sur le voyage américain d'une

l'optique, des produits chimiques<sup>93</sup>, des techniques de combat aérien ou sous-marin, ou dans celui des médicaments<sup>94</sup>.

L'esprit de collaboration scientifique internationale, tout comme la solidarité ouvrière, a été miné tout au long de la guerre. Nombre d'organisations scientifiques internationales ont eu le sort de la Deuxième Internationale. Ce fut l'Association internationale des académies qui souffrit le plus. Même si l'Académie de Berlin avait transmis ses droits à l'Académie des Pays-Bas jusqu'en 1918, soutenue par l'Académie de Saint-Pétersbourg, et par la Société royale de Londres, l'Institut de France et l'Académie française refusèrent catégoriquement d'entretenir même des rapports indirects avec les institutions de l'ennemi<sup>95</sup>. Les congrès étaient annulés : celui des orientalistes à Oxford (1914), celui d'anthropologie et d'archéologie préhistorique à Madrid (1915), celui des historiens à Saint-Pétersbourg (1918). Le seul forum international à être maintenu dans son projet initial fut celui des américanistes à Washington<sup>96</sup>. Pour ces raisons, la création d'une nouvelle institution internationale pour les Alliés devint une démarche naturelle (sachant que les cinq académies allemandes et l'Académie austro-hongroise, soutenues par la bienveillance des académies neutres telles que les académies suédoise ou néerlandaise, disposaient de réels moyens pour bloquer les activités des académies adverses)<sup>97</sup>. Après une réunion préliminaire des représentants des Alliés à Londres (en octobre 1918), on décida, lors d'une conférence à Bruxelles (en juillet 1919), de créer un Conseil international de la recherche et, deux ans après, un Conseil international des académies des sciences humaines,

---

délégation présidée par Aleksandr Kolčák) ; N. Ju. Balošina, I. F. Cvetkov, « S. A. Izenbek i razrabotka korabel'nyh priborov upravlenija strel'boj » (S. A. Izenbek et le perfectionnement des appareils de tir pour les navires), *Klio*, 3 (12), 2000, p. 144 (sur la mission britannique d'Izenbek en 1916-1917).

93. Pour la Russie, voir A. Kojevnikov, « The Great War, the Russian Civil War, and the invention of big science », *Science in Context*, 15 (2), June 2002, p. 239-275.

94. Voir G. Hartcup, *The war of inventions. Scientific development 1914-18*, Londres, 1988, p. 38-43 ; pour la science française, voir M. Hanna, *The mobilisation of intellect, op. cit.*, p. 177-193 ; pour l'Angleterre, K. Vernon, « Science and technology », in St. Constantine et al., eds, *The First World War in British history*, Londres, 1995, p. 81-105.

95. S. Grau, *Die Berliner Akademie...*, op. cit., Teil 1, p. 201 ; Filiale pétersbourgeoise des Archives de l'Académie des sciences de Russie (PFA RAN, f. 2, op. 1-1925, d. 32, l. 15-17). Sur la réaction particulièrement négative de M. Rostovcev au comportement des savants allemands, et à celui de E. Meyer en particulier, face à la déclaration de guerre, voir B. Funk, « M. I. Rostovcev i Berlinskaja Akademiya nauk » (M. I. Rostovcev et l'Académie des sciences de Berlin), *Vestnik drevnej istorii*, 2, 1996.

96. N. I. Prijmak, « O nesostojavšemsja Meždunarodnom kongresse istorikov v Rossii v 1918 g. » (À propos du Congrès international non tenu des historiens à Moscou en 1918), *Vestnik SpbGU, Série 2, Istorija, jazykoznanie, literaturovedenie*, 4, 1998, p. 3-8.

97. Un rôle particulier dans la création du Conseil international des chercheurs revient à l'astrophysicien George Ellery Hale, secrétaire aux affaires internationales de l'Académie nationale des sciences des États-Unis, prônant au demeurant le maintien des organisations internationales de recherche même sous les conditions de la guerre (d'autant plus que le président Wilson lui-même était opposé à l'exclusion des Allemands d'une telle organisation scientifique) : D. J. Kevles, « "Into hostile political camps" : The reorganisation of international science in World War I », *Isis*, 62 (1), Spring 1971, p. 53-54.

tous deux étroitement liés à la Ligue des Nations et composés de conseils spécialisés dans chaque discipline<sup>98</sup>.

Le boycott de la science allemande, au début des années 20, entraîna la perte des positions acquises par l'Allemagne et par la langue allemande, langue vernaculaire des rapports scientifiques au tournant du siècle. Le retour de l'Allemagne dans la communauté scientifique mondiale prit cinq années, entre 1926 et 1931, lorsque fut fondé le Conseil international des unions scientifiques<sup>99</sup>. Toutefois, les académies allemandes (ainsi que les académies soviétiques) en devinrent membres à part entière seulement après la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

L'importance de la guerre de 1914 dans la vie scientifique ne se réduisit pas à des dégâts chiffrés et à des liens rompus. Un certain progrès scientifique se réalisa paradoxalement : la science se rapprocha de la vie politique et sociale, et pas uniquement dans le domaine des commandes militaires ou de la propagande. La destruction de l'ancienne Europe entraîna la démocratisation du savoir. Elle obligea les structures académiques à surmonter leur caractère élitiste, ce qui conduisit la science à quitter le monde privilégié des adeptes du savoir pur pour devenir une institution socialisée de la civilisation technologique moderne<sup>100</sup>. Comme disait l'historien américain Harry W. Paul, « la nouveauté de la Première Guerre ne consistait pas en une utilisation militaire des inventions technologiques mais dans le caractère et l'envergure des changements. [...] Le désordre faisait place à l'institution, les consultations arbitraires aux commandes régulières, la dépendance des Prométhées à l'amélioration permanente des technologies. Le sursaut technologique de la Grande Guerre était plus que purement technique. »<sup>101</sup>

98. B. Schroeder-Gudehus, *Deutsche Wissenschaft und internationale Zusammenarbeit*, op. cit., p. 89-105 ; voir aussi E. Crawford, *Nationalism and internationalism in science, 1880-1939. Four studies of the Nobel population*, Cambridge, MA, 1992 (chap. 3 : Internationalism in science as a casualty in World War I, p. 49-78) ; P. Forman, « Scientific internationalism and the Weimar physicists: the ideology and its manipulation in Germany after World War I », *Isis*, 64, 1973, p. 151-180.

99. A. Cock, « Chauvinism and internationalism in science: The International Research Council, 1919-1926 », *Notes and Records of the Royal Society*, 4, 1985 ; B. Schroeder-Gudehus, « Internationale Wissenschaftsbeziehungen und auswärtige Kulturpolitik 1919-1933. Vom Boykott und Gegenboykott zu ihrer Wiederaufnahme », in *Forschung im Spannungsfeld von Politik und Gesellschaft*, Stuttgart, 1990, p. 858-885.

100. Cf. les articles de Vernadskij publiés en 1915-1917 : V. I. Vernadskij, « Vojna i progress nauki » (La guerre et le progrès scientifique), *id.*, « Zadači nauki u svjazi s gosudarstvennoj politikoj v Rossii » (Les missions de la science en lien avec la politique de l'État russe), in *id.*, *Publicističeskie stat'i (Essais)*, Moscou, 1995, p. 199-207, 241-251. Concernant l'expérience soviétique, voir surtout D. A. Aleksandrov, « Počemu sovetskie učenyje perestali pečatat'sja za rubežom : stanovlenie samodostatočnosti i izolirovannosti otečestvennoj nauki, 1914-1940 » (Pourquoi les chercheurs soviétiques ont-ils cessé de publier leurs textes à l'étranger : l'avènement de l'autosuffisance et de l'isolement de la science nationale, 1914-1940), *Voprosy istorii estestvoznania i tehniki*, 3, 1996, p. 3-24.

101. H. W. Paul, *From knowledge to power. The rise of scientific empire in France, 1860-1939*, Berkeley, 1985, p. 322. Voir également O. Ju. Elina, « Mir, vojna i tukovyj vopros (iz istorii proizvodstva mineral'nyh udobrenij v Rossii, 1900-1920) » (La paix, la guerre, et la question des engrais minéraux (histoire de la fabrication des engrais minéraux en Russie, 1900-1920)), *Voprosy istorii estestvoznania i tehniki*, 3, 2001.

Un des aspects de cette évolution fut l'avènement du système des instituts spécialisés (selon le modèle de la Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft), telles les académies et les sociétés scientifiques extérieures aux universités, aux écoles polytechniques ou encore aux collèges scientifiques élitistes<sup>102</sup>. On peut dire que, lors de la guerre, la transition de « la république des savants » à la science organisée, nationale et étatique, survenue déjà au XVII<sup>e</sup> siècle, fut répétée et renforcée. La participation directe et active de l'État dans les affaires scientifiques était le fruit de la guerre. De nouvelles formes d'organisation de la recherche dépassèrent le cadre militaire et continuèrent à agir et à se perfectionner en temps de paix<sup>103</sup>.

L'expérience tragique et complexe de la Grande Guerre confirme paradoxalement l'idée d'une intensification des liens entre la science et les processus socio-historiques, en phase avec la modernisation de la société<sup>104</sup>. La recherche académique ne peut garantir en soi la neutralité, l'altruisme et la sécurité de ses résultats, car les liens entre la recherche et la société ne sont jamais mécaniques. Ces liens touchent chaque savant en tant que citoyen, en tant qu'agent politique, et surtout en tant que porteur d'un savoir universel sur le monde empirique. Mais quelle que soit la fonction de ce dernier, la question de sa responsabilité historique, politique et intellectuelle reste primordiale.

(traduit du russe par André Filler)

*Institut d'histoire des sciences et des techniques,  
Section de Saint-Petersbourg, Académie des sciences*

*dualis@mail.ru*

102. M. S. Bastrakova, « Akademija nauk i sozdanie issledovatel'skich institutov (Dve zapiski V. I. Vernadskogo) » (L'Académie des sciences et la création des instituts de recherche. Deux rapports de V. I. Vernadskij), *Voprosy istorii estestvoznaniya i tehniki*, 1, 1999. Voir également A. V. Kol'cov, *Sozdanie i dejatel'nost' Komissii po izučeniju estestvennyh proizvoditel'nyh sil Rossii. 1915-1930. (Création et fonctionnement de la Commission pour l'étude des ressources naturelles de Russie, 1915-1930)*, Saint-Petersbourg, 1999, p. 13-31.

103. G. Hartcup, *The war of inventions, op. cit.*, p. 21-37. Aux États-Unis fut créé en 1917, à l'initiative de George Ellery Hale, le Conseil national américain pour la recherche ; en Angleterre, le Département de recherches scientifiques et industrielles ; en France, le Secrétariat d'État pour les inventions ainsi que la Section de recherche appliquée dans le cadre de l'Académie des sciences ; en Russie, la Commission pour l'étude des ressources naturelles de Russie et la Commission pour l'étude de la composition ethnique relevant de l'Académie des sciences. Cf. D. J. Kevles, « George Ellery Hale, the First World War, and the advancement of science in America », *Isis*, 59, Winter 1968, p. 431-436 ; R. Tobey, *The American ideology of national science*, [Pittsburgh], 1971, p. 20-61 ; G. I. Ljubina, *Formirovanie osnov naučnoj politiki vo Francii (s načala XX veka do Vtoroj mirovoj vojny) (La formation des bases de la politique scientifique en France (depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale))*, Moscou, 1980, p. 45-46 sq. ; J. F. Picard, E. Produra, « La longue marche vers le CNRS (1901-1945) », *Cahiers pour l'Histoire du CNRS, 1939-1989*, 1, 1988, p. 14-23.

104. Sur les conséquences de la guerre dans le domaine culturel, voir R. Wohl, *The generations of 1914*, Cambridge, MA, 1979 ; M. Eksteins, *Rites of spring. The Great War and the birth of Modern Age*, Boston, 1989.